

junior



marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

Le secret de l'Antarctique



HENRI VERNES

BOB MORANE

LE SECRET DE L'ANTARCTIQUE



MARABOUT

I

Le sergent McDovan pénétra dans le bureau du colonel Lowston et porta la main droite à la hauteur du sourcil, pour s'enquérir, sans autre cérémonie :

— Vous m'avez fait demander, sir ?

Lowston assumait la lourde charge de diriger la base américaine de Little America, sur les éternelles banquises de l'Antarctique. Aussi fut-ce d'un ton soucieux qu'il répondit :

— Je vous ai bien fait demander, en effet, McDovan. Asseyez-vous et écoutez-moi.

En soupirant à l'intérieur de lui-même, car son intuition lui soufflait qu'il allait être mis à contribution, que sa petite existence peinarde allait être perturbée, en soupirant donc, le sergent s'assit en face de son chef et, la tête légèrement rentrée dans les épaules, un peu comme quelqu'un s'attendant à recevoir un coup, il décida de prendre son mal en patience.

Cette patience ne devait d'ailleurs pas être mise à longue épreuve, car le colonel expliqua :

— Nous attendons cette nuit l'arrivée d'un avion privé, un avion civil, et comme vous êtes le meilleur opérateur radio de la base, j'ai pensé à vous pour assumer la garde et guider l'appareil le mieux possible vers notre terrain d'atterrissage.

McDovan fronça les sourcils, qu'il avait épais. Jamais, à la base polaire de Little America, considérée non seulement comme expérimentale par le Pentagone, mais aussi comme pouvant se révéler d'un intérêt stratégique vital en cas de conflit, un avion privé n'avait été autorisé à se poser. L'événement devait donc être d'importance. Sans doute encore une de ces grosses légumes en civil, sénateur ou secrétaire d'un quelconque département qui, ne connaissant rien au problème, viendrait mettre le nez partout, alerterait Washington pour des queues de cerises, forcerait la paisible colonie polaire à remuer

des tas de paperasses, à rédiger des contre-rapports. Bref, la sinistre pagaille.

En songeant à tout cela, le sergent crut bon de tenter une timide, et bien inutile manœuvre.

— Vous ne devez pas ignorer, sir, dit-il, que depuis plusieurs jours des perturbations atmosphériques troublent les liaisons radio. Le camp 3, qui n'est qu'à une centaine de milles d'ici, n'a pu être contacté depuis quarante-huit heures et il nous est de même impossible de recevoir ses émissions. Dans de telles conditions...

— Dans de telles conditions, il faut être fou pour se risquer en avion au-dessus de l'Antarctique, compléta le colonel. Je le sais aussi bien que vous, sergent, mais qu'y puis-je ? Je n'ai pas à discuter les ordres de Washington. Sans doute ne savent-ils pas très bien, là-bas, de quoi il s'agit quand on leur parle de perturbations atmosphériques, et ils doivent s'imaginer qu'il est aussi simple de recevoir un message radio, dans ces contrées, que pour eux de tourner le bouton de leur télévision pour sélectionner un programme. Strictement entre nous d'ailleurs, ceux qui vont nous tomber du ciel ne sont pas des militaires ; ils veulent simplement se livrer à des recherches archéologiques.

Le sergent McDovan eut un haut-le-corps.

— Des recherches archéologiques ? fit-il, interloqué. En plein Antarctique ? Peut-être veulent-ils découvrir un bonhomme de neige sculpté par le pithécanthrope des glaces.

— Ne vous moquez pas, sergent, dit sévèrement le chef de la base. D'après ce que je sais, l'expédition est financée par Frank Reeves, le milliardaire, et elle est dirigée par un certain professeur Marian, qu'accompagne un Français dont les aventures ont déjà fait pas mal de bruit, le célèbre commandant Morane, flanqué lui-même de son inséparable ami écossais Bill Ballantine. Or, croyez-moi, si ces deux particuliers se sont mis en tête de trouver une chose, même si elle n'existe que dans leur imagination, il sera difficile de les en faire démordre. Ils découperont toutes les glaces du pôle Sud en rondelles s'il le faut. Et, le plus fort, c'est qu'ils finiront par trouver.

McDovan approuva silencieusement, puis il se contenta de demander :

— Si je puis parvenir à entrer en contact avec eux, sir, quelles sont les instructions ?

La voix du colonel se fit sèche et précise.

— Dès que le contact sera établi, recommanda-t-il, vous ferez atterrir l'appareil sur la piste 2 et me ferez réveiller aussitôt. Je vous rappelle que nos hôtes ont de puissants appuis à Washington. Pour plus de sûreté, vous prendrez la garde de nuit avec le sergent Jeffries. À deux, l'attente semble moins longue.

Le sergent fit la grimace. Le sergent Ben Jeffries était un gars de Brooklyn, le plus charmant garçon de la terre d'ailleurs mais qui, en matière de jeu, ne connaissait que la bataille. Une bonne partie de craps ou de poker à deux, voilà des jeux d'hommes ! Mais Jeffries n'acceptait de jouer qu'à la bataille, et pour des haricots. Même pas un demi-dollar la partie, même pas dix *cents* ! C'était là un bien insipide compagnon pour peupler les heures creuses d'une interminable nuit, dans l'attente d'un avion qui ne viendrait peut-être jamais.

Mais si McDovan envisageait sans enthousiasme la promesse de passer la nuit en compagnie du sergent Jeffries, il n'en était pas moins doué d'un solide bon sens, héritage de ses ancêtres irlandais, et à la lueur qui s'était allumée dans les prunelles de son supérieur, il comprit l'inutilité de toute discussion. Aussi considéra-t-il l'entretien comme terminé. Il se leva, salua et prit congé, tout en bénissant la chance du fait qu'il n'y eut pas de blizzard, car ce maudit Bob Morane devait bien être capable de vouloir se poser sur une piste balayée par les rafales de neige. Et, en cas de malheur, ce serait lui, McDovan, que l'on rendrait responsable, ce qui risquerait fort de retarder son avancement, voire de briser définitivement sa carrière militaire.

*

— Alors, Bob, est-ce que nous approchons ?

Le ciel était d'un bleu de cobalt, très pur et, bien qu'il fit nuit, la visibilité était parfaite. Bob Morane, qui pilotait de main de maître le petit bimoteur qu'on lui avait confié à la base de Thurston, répondit sans tourner la tête :

— Si tout continue à bien se passer, professeur, nous survolerons Little America dans une heure au plus.

La personne que Morane venait de parer du titre pompeux de « professeur » n'avait rien en réalité de l'image qu'on se fait en général d'un savant grave et posé. C'était une jeune femme de vingt-cinq ans environ, aussi blonde qu'il est possible de l'être, et dont le beau visage lisse, à l'expression sérieuse, était éclairé par des yeux couleur de myosotis, brillant d'intelligence.

— Avez-vous essayé le contact radio, commandant ? demanda la jeune femme après un moment de silence.

Plusieurs fois, répondit laconiquement Bob.

— Et que disent-ils ?

— Rien, absolument rien... pour la bonne raison qu'ils semblent muets comme des carpes. Je ne parviens pas à établir la liaison, sans doute à cause de l'un de ces orages magnétiques dont le pôle Sud a le secret.

— Orage magnétique ou pas, fit la jeune archéologue, il nous faut absolument entrer en contact avec Little America. Quelle est l'autonomie de vol de notre appareil ?

Il y avait à présent un léger accent d'inquiétude dans la voix de Miss Marian. Morane jeta un rapide coup d'œil à la jauge à essence.

— Rassurez-vous, professeur. Nous pouvons encore couvrir une distance de quatre cents kilomètres environ et, à mon estime, Little America n'est plus maintenant qu'à cent kilomètres à peine.

Cette assurance parut rasséréner un peu la jeune femme. Elle sourit et dit :

— Si vous cessiez de me donner du « professeur » long comme le bras ? Puisque nous sommes embarqués dans une même entreprise qui, peut-être, nécessitera des semaines d'efforts, vous pourriez m'appeler Élane. Je vous appellerai Bob.

Morane opina de la tête. Cela faisait quelques jours à peine qu'ils se connaissaient, et ils n'avaient pas encore eu vraiment le loisir de familiariser.

C'est à ce moment que le troisième occupant de la carlingue fit entendre le son de sa voix. C'était un géant roux, auquel les

vêtements chauds et épais donnaient des proportions plus monumentales encore.

— Dites donc, commandant, fit-il en s'adressant à Morane, comment se fait-il, puisque nous nous trouvons maintenant à moins de cent kilomètres de la base, que nous ne parvenons pas à entrer en liaison par radio avec elle ?

— Mon vieux Bill, répondit Morane avec le même calme dont il avait fait preuve jusqu'alors, le pôle a de ces traîtrises. Les liaisons par radio y sont souvent très difficiles et, parfois, totalement impossibles à obtenir, même à courte distance. La situation est cependant loin d'être désespérée. Le blizzard ne souffle pas et, au pire, nous pourrions toujours tenter de nous poser sur un champ de glace.

Bill Ballantine, en compagnie de son ami, en avait vu déjà de toutes les couleurs. Pourtant, il arrivait que son flegme britannique fût mis à rude épreuve par Morane. Ces mots de « champ de glace » durent sans doute en évoquer d'autres dans son esprit, comme « failles », « capotage », car il agita avec malaise sa masse imposante sur le siège trop petit pour elle. Ensuite, à la dérobée, comme s'il avait besoin d'un réconfort, il tira de sa poche un petit flacon de whisky, qu'il déboucha précautionneusement, comme s'il s'agissait d'un élixir de longue vie, pour en avaler une appréciable rasade.

— À ta santé, Bill, dit calmement Morane, sans se retourner.

Il en allait toujours ainsi. Ballantine sortait un flacon de sa poche avec des ruses que n'aurait pas désavouées un Sioux sur le sentier de la guerre, et il y buvait silencieusement quelques gorgées dans le dos de Morane qui, immanquablement, lui lançait : « À ta santé, mon vieux » – à croire que, réellement, Bob possédait un sixième sens.

Le professeur Marian – puisque tel était le titre de la suave créature qu'accompagnaient les deux amis reprit la parole, s'adressant à Morane.

— Et si vous essayiez encore de vous mettre en contact avec Little America ? suggéra-t-elle nerveusement.

— Voilà une excellente idée, fit Bob.

Il manipula les boutons du poste de radio et, d'une voix atone, lança cet appel répété cent fois déjà :

— *WX 124 appelle Little America. WX 124 appelle Little America.*

Le sergent McDovan et son adjoint Jeffries étaient dignes de la confiance que leur témoignait le chef de la base. Figés dans l'attente du message annoncé ils n'avaient pas relâché leur surveillance une seule seconde. Aussi quand, enfin, ils entendirent l'appel annoncé, y répondirent-ils aussitôt.

Ce fut avec contentement que, cette fois, les trois occupants de l'avion, ravis, entendirent une voix qui nasillait :

— *Message reçu. Little America écoute WX 124. Over.*

À son tour, Morane parla.

— *WX 124 appelle Little America. Pouvez-vous nous donner votre position exacte et nous transmettre vos instructions pour l'atterrissage ? Over.*

Les renseignements demandés parvinrent clairement au pilote, qui put expliquer à ses compagnons de voyage :

— *Tout va bien... La visibilité est excellente...*

Dans quelques minutes, nous survolerons la base, où les équipes de balisage sont déjà à l'œuvre. Regardez : on distingue déjà nettement les lumières de Little America.

— *Pas trop tôt, grommela Bill Ballantine. Fait un froid de canard dans ce zinc. Serais pas fâché de prendre un grog bien chaud.*

— *Il ne te reste plus qu'à avoir un peu de patience, mon vieux, assura Bob, et ton vœu sera exaucé.*

Tout en parlant, il rouvrait le circuit, et il lança :

— *WX 124 appelle Little America. Nous préparons à atterrir. Over.*

Durant ce temps, dans le poste radio de la base, à quelques milles de là, le sergent McDovan parcourait d'un œil soucieux les dernières prévisions de la météo, qui donnaient comme imminente la montée du blizzard, ce terrible vent des régions glacées qui, brusquement, se met à souffler avec une telle furie que, pendant des jours souvent, la neige soulevée rend la visibilité nulle. Si la tempête s'était levée une heure plus tôt, les trois visiteurs eussent péri dans la tourmente, et il est probable

qu'on en aurait rendu responsable le sergent McDovan, comme si réellement il avait eu partie liée avec les démons du vent.

Aussi McDovan, soulagé d'un grand poids et pensant à son avancement, ne put s'empêcher, oubliant que le circuit demeurait ouvert, de lancer d'une voix chargée d'aise :

— Que le Ciel soit loué !

En entendant cette phrase, inhabituelle sur les ondes, Éleine Marian, Bob Morane et Bill Ballantine, ignorant avoir manqué de compromettre à jamais la carrière militaire du sergent McDovan, ne purent qu'être plongés dans un abîme de stupéfaction. Pendant un moment même, ils crurent avoir perçu la voix d'un ange, mais ils se détrompèrent vite, en songeant que l'Antarctique n'avait rien à voir avec le paradis.

*

Le balisage de la piste avait été minutieusement organisé et Bob Morane, après un impeccable virage sur l'aile au-dessus de la piste, put poser sans encombre les patins de son appareil sur la neige lisse et gelée.

Quand les deux hommes et la jeune femme eurent mis pied à terre, des mécanos prirent aussitôt l'avion en charge pour le mener vers un hangar proche. En même temps, d'un petit groupe d'hommes venus à la rencontre des arrivants, un officier, ressemblant à un ours polaire dans ses fourrures, se détacha, pour porter la main droite à son bonnet, tout en se présentant :

— Lieutenant Bright. Soyez les bienvenus à Little America, miss, et vous messieurs. J'ai ordre de vous mener sans retard auprès du colonel Lowston, qui commande la base. Si vous voulez me suivre.

Des poignées de main s'échangèrent, puis les visiteurs suivirent leur guide jusqu'aux bâtiments principaux de la base, où ils pénétrèrent. Du thé bouillant et une bouteille de bourbon les attendaient.

— Je crois, dit le lieutenant Bright, avec cordialité, en désignant la théière et la bouteille, que vous n'avez pas dû avoir exagérément chaud dans l'avion. Ces réconfortants vous feront

du bien. Mettez-vous à l'aise. Le colonel Lowston sera à vous dans un instant.

Les voyageurs avaient à peine commencé d'avalier leur thé – et Bill quelques lampées de bourbon, tout en pestant contre le goût de ce whisky américain –, que le colonel fit son apparition. Il était quatre heures du matin, et il avait sans doute été réveillé un peu brutalement. Ce fut cependant avec une parfaite cordialité qu'il se dirigea vers Bob, la main tendue.

– Enchanté de vous rencontrer, commandant Morane, dit-il. J'ai vu il y a quelque temps votre photo dans *Life* et lu tout un reportage qui vous était consacré. Réellement, Little America est très honorée de recevoir un personnage aussi célèbre. Vous êtes ici chez vous.

Morane sourit, très détendu. Il savait que les hasards de l'aventure étaient seuls responsables de cette célébrité, et il n'en tirait aucune vanité. Il serra la main qui lui était tendue et fit les présentations. Il se tourna tout d'abord vers Elaine Marian.

– Voici le professeur Marian, attachée au musée d'archéologie de Washington. Et voici mon ami Bill Ballantine, dont vous avez sans doute entendu parler.

Le colonel tiqua bien un peu en s'apercevant qu'à la place du savant myope et barbichu, qu'il s'attendait à rencontrer, se trouvait une gracieuse jeune femme. Il se ressaisit vite cependant et serra la main à Elaine, puis à Bill. Il les invita alors à s'asseoir et, s'asseyant à son tour, il s'empara de la bouteille de bourbon. Devant le double geste de refus de Miss Marian et de Bob, il se contenta de remplir deux verres : celui de Bill et le sien. Il but une longue rasade, alluma une cigarette et, se penchant vers ses hôtes, il déclara :

– Si j'ai reçu de Washington des instructions pour vous recevoir ici le mieux possible, j'ignore absolument tout du but de votre visite. Je sais simplement que votre expédition est financée par le milliardaire Frank Reeves, qui est un de vos bons amis je crois, commandant Morane. Je sais en outre que cette mission, comme l'explique la présence du professeur Marian, a un but scientifique. Bien entendu, vous n'êtes pas obligés de satisfaire ma curiosité et...

— Il n’y a aucun secret dans tout cela, interrompit Éleine. Si M. Reeves a mis un avion et des fonds à ma disposition, c’est qu’il voulait m’aider à réaliser un vieux rêve, qui était aussi celui de mon père, mort à présent : partir à la recherche de cette fameuse Cité des Glaces antarctiques dont on a tant parlé. J’avais besoin de compagnons sûrs et rompus à l’aventure, et M. Reeves a demandé à Bob et à Bill de m’accompagner. Voilà tout le mystère éclairci, colonel.

Lowston eut une moue dubitative.

— La Cité des Glaces, hein, fit-il, qui serait le dernier vestige d’une civilisation disparue, celle de Mu ? On a beaucoup parlé de cette Cité des Glaces, mais personne n’en a encore découvert la moindre trace, bien que de nombreux raids aient été entrepris vers l’intérieur du continent antarctique. Des avions de reconnaissance ont bien aperçu, du haut des airs, des formations ressemblant à des murailles mais, pour ma part, comme pour d’autres d’ailleurs, j’incline fort à croire qu’il ne s’agit que d’un champ de séracs survolé par des aviateurs à l’imagination trop fertile et transformé par ces derniers en un imposant amas de ruines.

Éleine Marian eut un geste d’impatience, pour répondre avec vivacité :

— Pensez-vous, colonel, que ce soit la première fois qu’un aviateur survole un champ de séracs ? Or, je vous affirme que jamais un champ de séracs n’a été pris pour une cité en ruine.

Le chef de la base hocha la tête.

— Je ne voudrais pas vous enlever vos illusions, professeur, et vous êtes libres, vos compagnons et vous, de parcourir la région en tous sens, mais n’oubliez pas que le pôle Sud est le pays des mirages. N’importe lequel de mes hommes vous dira qu’il a vu à l’horizon de magnifiques cathédrales qui n’existaient que pour lui seul. Souvent même on ne parvient plus à évaluer les distances, et un homme qui vous paraît à quelques yards de vous à peine se trouve en réalité éloigné d’un quart de mille.

D’un geste de la main, Miss Marian balaya toutes ces objections.

— Je ne nie pas les mirages du pôle, colonel, mais cela n'infirme pas l'existence possible d'une cité perdue dans les glaces, et si elle existe je la découvrirai.

— D'autant plus, intervint Bob Morane, que nous possédons de vagues indications sur sa position probable. Elle serait située à quelques deux ou trois cents milles d'ici, en direction nord-nord-ouest.

— Et c'est bien ce qui me chagrine, reprit le colonel d'un ton soucieux, car cette direction est précisément celle des Montagnes Hurlantes, et il vous faudra les franchir avant d'atteindre votre but.

— Les Montagnes Hurlantes ? fit Ballantine. Pourquoi les nomme-t-on ainsi ?

— Parce que le vent, en s'y engouffrant, y est amplifié de manière si étrange qu'il produit des bruits ressemblant à s'y méprendre à des hurlements.

Bill Ballantine se mit à rire.

— Un proverbe affirme que les chiens qui aboient ne mordent pas, fit remarquer le géant. Je suppose qu'il s'applique à vos montagnes... hurlantes. D'ailleurs, s'il le faut, nous hurlerons plus fort qu'elles.

— Tu aurais dû apporter ta cornemuse, Bill, souligna Morane. Un jour, tu en as tiré des sons à ce point horribles que les chiens du quartier se sont terrés durant une semaine. Je suis persuadé qu'auprès d'une telle cacophonie, les hurlements de ces montagnes doivent paraître aussi paisibles que le murmure d'une rivière champêtre.

— Je ne vois d'ailleurs pas comment l'obligation de franchir ces montagnes pourrait constituer un obstacle majeur, intervint Élane.

— Bien sûr, bien sûr, concéda Lowston à bout d'arguments. D'ailleurs ; les ordres reçus de Washington sont formels : il faut vous aider de toutes les façons. Et M. Reeves est trop bien introduit en haut lieu pour que je ne vous satisfasse pas. Toutes les ressources de la base seront donc mobilisées pour faciliter votre mission. Mais croyez bien que je regrette de n'être pas parvenu à vous faire changer d'avis.

— Et pourquoi donc ? interrogea Éleine Marian en fronçant ses sourcils finement dessinés.

La réponse du colonel fut :

— Tout simplement parce que plusieurs pilotes ont déjà tenté de franchir les Montagnes Hurlantes, et aucun d'entre eux n'est jamais revenu.

II

Nullement impressionnés par les avertissements lourds de menaces du colonel Lowston, Élane Marian, Bob Morane et Bill Ballantine avaient passé une nuit paisible dans les étroites chambres qui leur avaient été réservées. Le lendemain, ils prirent le petit déjeuner en compagnie de Lowston et lui annoncèrent leur intention de partir sans retard.

Par malheur, au pôle Sud, l'homme propose et les éléments disposent. Le blizzard s'était levé et soufflait en ouragan. Vouloir décoller dans ces conditions eût été une folie, et les voyageurs durent bien se résigner à attendre que le temps devienne plus clément.

Comme s'il avait voulu contrarier les projets du professeur Marian et l'empêcher de découvrir des secrets éventuellement enfouis depuis des siècles sous la neige et la glace, le blizzard souffla avec entêtement durant une semaine. Ce contretemps n'avait pas affecté outre mesure Bob Morane, auquel la vie avait fait une philosophie souriante. Il affecta encore moins Bill Ballantine qui, miraculeusement, fit la connaissance d'un certain sergent Ben, avec lequel il sympathisa aussitôt en raison de ses origines écossaises et d'une provision de scotch dans laquelle il lui fut permis de puiser jusqu'à plus soif, si c'était possible.

Élane Marian, elle, supporta moins stoïquement cette inaction forcée. Elle passa ces huit jours dans une agitation perpétuelle, ne cessant de regarder, par les étroites fenêtres, la neige tomber en rafales coupantes.

Enfin, à l'issue du huitième jour, la tempête s'apaisa, à la grande déception du colonel Lowston. Profitant du répit qui lui était accordé par le mauvais temps, le chef de la base était revenu à la charge à différentes reprises, espérant réussir finalement à dissuader Miss Marian de mettre son aventureux projet à exécution. Mais tous les arguments s'étaient heurtés à

l'entêtement de la jeune femme, et le colonel dut bien se résigner à laisser partir ses hôtes vers un destin qu'il considérait comme fatal.

Au matin du neuvième jour, les deux amis et leur compagne prirent place à bord du WX 124 qui, Bob Morane aux commandes, s'envola en direction des Montagnes Hurlantes.

Pendant des heures, l'avion survola les solitudes mornes et glacées du continent antarctique. D'une blancheur uniforme, le paysage se déroulait, inlassablement, sous le ventre de l'appareil, sans qu'il fût possible d'accrocher le regard au moindre repère.

Toutes les cinq minutes, Éleine Marian, dont l'impatience montait au fur et à mesure que le temps s'écoulait, demandait à Morane :

— Et ces fameuses Montagnes Hurlantes, vont-elles bientôt apparaître ? Je commence à me demander si elles existent.

Et Bob, qui gardait le cap nord-nord-ouest, ne pouvait que chaque fois répondre laconiquement :

— Nous approchons, Éleine. Ne soyez pas si impatiente. Nous allons bientôt les apercevoir, ces mystérieuses montagnes.

Comme la jeune femme s'apprêtait, pour la vingtième fois peut-être, à poser la même question, Bill Ballantine sursauta et s'écria :

— Ça y est ! Je les entends hurler !

— C'est exact, approuva Bob. Je perçois également une sorte de mugissement, mais le bruit du moteur m'empêche de le distinguer avec précision.

— J'entends également ! s'exclama Éleine. Enfin, je touche au but. Je vais prouver que la Cité des Glaces est une réalité tangible, et non une vulgaire légende.

Au fur et à mesure que le WX 124 se rapprochait, le mugissement devenait plus puissant. Si puissant même qu'il dominait maintenant le ronronnement de l'avion et qu'il fallait à présent crier à tue-tête pour se comprendre.

Tout à coup, Bob Morane, qui depuis quelques instants scrutait le ciel d'un air inquiet, déclara d'une voix sourde :

— Voilà le blizzard qui se lève à nouveau. Accrochez-vous. Nous allons être secoués.

La prévision du Français était juste. Avec la soudaineté qui le caractérise, le blizzard se mit à souffler avec une rage démentielle.

Secoué en tous sens, craquant de toutes ses membrures, l'appareil ne fut plus bientôt qu'un jouet dans la main d'un géant, mais il résistait néanmoins à l'ouragan.

— La visibilité devient de plus en plus mauvaise, constata Morane. Le plus sage encore serait de gagner le fond d'une vallée, où nous serions un peu protégés du vent, et tenter un atterrissage de fortune.

— J'aperçois là-bas une sorte de plateau qui pourrait convenir, fit Ballantine en tendant le bras pour désigner un point précis du paysage voilé par les rafales de neige.

Et, soudain, il s'écria :

— Regardez ! Un autre avion !

Une ombre ailée, mais rigide, venait de passer en trombe devant eux. Déjà, elle avait disparu, comme happée par la tourmente.

— Sans doute un de ces mirages dont a parlé le colonel Lowston, fit Bob. Si jamais, Élane, vous vouliez écrire une thèse sur cette sorte d'illusion, je vous signale que cet appareil était un chasseur et qu'il m'a tout l'air de revenir et de piquer droit sur nous.

La jeune femme allait protester à cette impertinence, quand elle dut se rendre à l'évidence. Le mystérieux avion qui avait passé devant eux revenait à toute allure. De ses flancs jaillirent une série de lueurs fulgurantes qui, se changeant en de petites bulles lumineuses, vinrent littéralement encadrer le WX 124 et exploser derrière lui dans de sèches détonations.

— Drôle de mirage, commenta Bill Ballantine. Voilà qu'on nous canarde maintenant. Heureusement, ils ont mal visé. Avez-vous déjà vu des projectiles de ce genre, commandant ?

— Pas l'impression, répondit Morane avec une grimace, car il avait toutes les peines du monde à empêcher l'appareil d'être collé au sol par les rafales du blizzard.

— En tout cas, fit l'Écossais, va falloir aviser au plus vite, car j'ai l'impression que le cracheur de feu en question va nous retomber dessus.

Bob Morane jeta un regard en direction de l'appareil inconnu, qui n'avait rien d'une illusion, il devait l'avouer à présent. L'agresseur amorçait un nouveau virage.

— Il manœuvre pour nous placer dans sa ligne de tir, constata Bob à voix haute. Pas question de le distancer car, bien qu'il soit d'un type inconnu, il n'est pas difficile de voir qu'il est beaucoup plus rapide que nous. Une seule chose à tenter : nous faufler entre ces deux glaciers, où il ne pourra nous poursuivre, sa vitesse lui devenant alors un handicap.

Déjà, l'adversaire fondait à nouveau sur eux à toute allure. Bob, d'une manœuvre désespérée des commandes évita de justesse les bulles de lumière et plongea dans le goulet s'ouvrant devant lui, entre les deux glaciers. Pris de court par cette audacieuse manœuvre, le pilote adverse eut juste le temps de corriger sa trajectoire pour éviter de précipiter son engin sur la glace. L'appareil agresseur passa comme un bolide au-dessus du WX 124 et disparut dans la tourmente.

— Croyez-vous qu'il revienne ? interrogea Élane Marian.

— Je ne le pense pas, répondit Bob. Il ne pourrait nous suivre dans cette faille et, de toute façon, il doit nous avoir perdus à présent.

Péniblement, bondissant par à-coups de rafale en rafale, l'avion continua à se frayer un passage à travers la bourrasque. Le blizzard continuait à souffler furieusement et Bob n'avait pas trop de toute sa maîtrise pour empêcher son appareil d'être plaqué contre les vertigineuses parois du glacier.

Après des minutes qui leur parurent interminables, les trois passagers du WX J 24 purent respirer plus à l'aise, en se rendant compte qu'effectivement ils n'étaient plus poursuivis. Ne pouvant s'engager dans le labyrinthe de crevasses balafrant la montagne, l'agresseur avait bel et bien été forcé d'abandonner sa proie.

— Ouf ! fit Bill. Ballantine. À part ce maudit blizzard, tout va pour le mieux. Si je n'en étais assuré depuis longtemps, commandant, je dirais que vous êtes un as.

— Pas d'erreur, renchérit Élane, avec vous, Bob, on se sent en sécurité. La tempête elle-même ne me fait plus peur.

— J’aimerais partager votre optimisme, dit Morane. Mais il y a beaucoup de choses qui m’inquiètent dans tout ceci. Pour commencer, il y a ce mystérieux chasseur. Quel était-il ? D’où venait-il ? Je connais tous les types d’avions, de toutes les nationalités, et celui-là n’appartenait à aucun. Il demeure une inconnue ; donc une menace. Mais il y a une autre menace, plus immédiate celle-là : à force de caracoler, j’ai consommé pas mal de carburant, et les réservoirs sont presque vides.

— Bah ! fit Ballantine avec insouciance, l’essentiel est que notre agresseur nous ait perdus.

— Bien sûr, approuva Bob. Il nous a perdus, c’est un fait. Le malheur est qu’il nous a perdus dans tous les sens du mot. Autrement dit : je ne sais plus où je suis.

*

L’œil rivé à la jauge à essence, Morane surveillait maintenant avec inquiétude, presque avec angoisse, l’aiguille qui se rapprochait inexorablement du zéro. Soudain, il se tourna vers ses compagnons.

— Il faut absolument que nous nous posions, décida-t-il. Sinon, ce sera la panne sèche.

— D’après ce que je puis en juger, hasarda Ballantine, le sol est relativement lisse, sous nous. Je crois, commandant, que vous pourriez tenter un atterrissage sans risquer de trop casser de bois.

— De toute façon, constata Bob avec fatalisme, on sera au sol tôt ou tard. Autant y arriver dans les meilleures conditions de contrôle possible. Je vais risquer le coup. Accrochez-vous.

Le blizzard s’était heureusement un peu calmé. Pourtant, la visibilité était encore fort mauvaise, et ce fut presque à l’aveuglette que le pilote dut poser son appareil. Celui-ci glissa sur ses patins sur une distance de quelques centaines de mètres, puis l’imprévisible se produisit. L’un des patins heurta un obstacle – sans doute un monticule de neige – et se brisa net. L’appareil, après avoir tournoyé sur lui-même de façon spectaculaire, s’immobilisa sur le ventre, au milieu de l’étendue neigeuse.

— Pas trop de mal, les amis ? demanda Bob.

— Pas de mal, répondit Bill. N'empêche que, pour une glissade, c'était une glissade. Un véritable miracle qu'on ne se soit pas rompu les os ! Heureusement qu'il y avait les ceintures de sécurité !

— Nous sommes vivants tous les trois, conclut Élane, et cela seul compte. Je suppose que nous devons attendre la fin de la tempête pour aller nous rendre compte des avaries.

— Impossible de faire autrement, reconnut Bob. Il fait un temps à ne pas mettre un bonhomme de neige dehors. D'ailleurs, je ne me fais pas d'illusions, cet avion ne volera plus jamais, et l'assurance de l'ami Frank Reeves en sera pour ses frais. De toute façon, pour le moment, ce n'est pas nous qui décidons, mais le blizzard.

— Si cela dure aussi longtemps que lors de notre arrivée à Little America, fit Bill avec une grimace, cela risque de nous apporter de nombreux jours de loisirs. Des vacances sans bains de soleil, quoi. La prochaine fois que vous m'emmènerez dans l'Antarctique, commandant, j'emporterai un jeu d'échecs. Cela nous aidera à passer le temps.

Les trois passagers du WX 124 s'installèrent de leur mieux pour passer la nuit. Des sacs de couchage et le café bouillant de leurs thermos les aidèrent à ne pas trop souffrir du froid et la carlingue, bien close, leur fut une protection efficace contre les faux coupantes du vent. Vers le soir d'ailleurs, le blizzard faiblit fortement et, le lendemain matin, le calme était revenu sur le désert blanc dont ils étaient à présent prisonniers.

Une rapide inspection de l'appareil démontra que les prévisions de Bob Morane avaient été trop pessimistes. Les avaries étaient sérieuses, certes, mais non irréparables. Un des patins était tordu, sa béquille pliée et tout espoir d'un départ immédiat devait être abandonné.

Bill Ballantine qui, en parfait mécanicien, avait tout de suite évalué l'étendue des dégâts, résuma la situation :

— En soi, ce n'est pas tellement grave. Il nous suffirait de redresser la béquille, de remplacer le patin et de repartir.

Pour cela, remarqua Morane, il nous faudrait décharger l'avion afin de l'alléger et, en outre, disposer de puissants crics

que nous ne possédons pas. Quant au patin de rechange, où le trouver ? Et puis, il y a le carburant. Non, notre seul espoir est de contacter Little America par radio et de demander des secours.

Le poste de radio n'avait pas souffert du brutal atterrissage et, quelques minutes plus tard, la base américaine pouvait être contactée. On allait leur envoyer un hélicoptère et tenter de les repérer.

— Il ne nous reste plus qu'à nous armer de patience en attendant l'arrivée des secours, conclut Morane. Une question d'heures, seulement.

Depuis un moment, Éleine Marian étudiait le paysage, barré de tous côtés par des montagnes basses.

— Nous allons être immobilisés ici durant un certain temps, dit la jeune archéologue. Pourquoi n'en profiterions-nous pas pour grimper au sommet de la plus haute de ces collines et, à l'aide de jumelles, inspecter un peu les alentours. Puisque c'est de ce côté que l'on situe la Cité des Glaces, profitons-en pour tenter de la repérer.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait sage de songer tout d'abord à quitter ces parages ? fit Ballantine. Il nous faut décharger l'avion pour l'alléger, faire une étude plus approfondie des avaries. Plus vite nous aurons regagné Little America, mieux cela sera. Après l'agression aérienne dont nous avons été victimes, l'endroit risque fort de devenir malsain avant longtemps, puisqu'il semble que l'on ait voulu nous interdire cette région. Et les agresseurs ne doivent pas être à leur coup d'essai ; n'oubliez pas que, d'après les déclarations du colonel Lowston, aucun des pilotes qui ont tenté de franchir les Montagnes Hurlantes n'a regagné sa base.

— Nous ne serons pas plus avancés en demeurant ici, dans l'expectative, s'entêta Éleine, en faisant preuve d'une certaine logique. Autant aller de l'avant et courir notre chance puisque, après tout, nous sommes venus là dans le seul but d'approcher de près la Cité des Glaces. Courir un danger au sommet de cette colline, ou ici, cela ne fait pas la moindre différence.

— Quoi que vous en pensiez, insista Ballantine, il serait plus sage de repartir et de revenir ensuite en nombre, avec une

couverture de quelques avions à réaction de l'U.S. Air Force. J'aimerais connaître l'identité du salopard qui nous a canardés...

— Tout cela est en effet bien troublant, reconnut Morane. Un avion inconnu fonce droit sur nous et tente, sans crier gare, de nous descendre en flammes. Des projectiles comme on n'en emploie nulle part. Il faut reconnaître avec Bill, Élane, que tout cela est bien troublant, inquiétant même.

— Puisque les secours n'arriveront pas immédiatement, s'entêta encore la jeune femme, autant employer l'attente à explorer rapidement la région.

Voyant qu'ils ne parviendraient pas à dissuader leur compagne, les deux amis, de guerre lasse, décidèrent de passer par ses exigences et se dirigèrent en sa compagnie vers la colline, qu'ils gravirent. Quand ils eurent atteint le sommet, Morane braqua ses puissantes jumelles et inspecta longuement le paysage gelé, creusé de failles, hérissé de séracs, qui s'étendait devant eux, à l'infini.

Et, soudain, le Français sursauta légèrement, les jumelles se fixèrent sur un point précis du paysage, puis il dit d'une voix où perçait une pointe d'incrédulité :

— Je crois..., professeur, que votre flair de savant ne vous a pas trompée. J'aperçois là-bas des formations qui ressemblent fort à une muraille. Bien entendu, il peut s'agir de pierres, mais nous avons plus probablement affaire à une formation glaciaire qui y ressemble.

Élane avait arraché les jumelles des mains de Morane, pour les braquer à son tour dans la même direction. Au bout d'un moment de soigneuse observation, elle poussa une exclamation de joie.

— Aucune erreur, Bob, ce sont bien des pierres !

Des pierres ! Vous m'entendez ? Des pierres. Allons tout de suite nous rendre compte de plus près.

— Pas tout de suite, objecta Morane. Il nous faudrait marcher plusieurs heures avant d'atteindre ce que, jusqu'à nouvel ordre, nous considérons comme de vieilles murailles recouvertes de glace. La nuit nous surprendrait et, sans

équipement d'aucune sorte. Non, nous allons regagner l'avion et, demain matin, nous partirons en reconnaissance.

Si Éleine Marian eut été seule, elle se serait mise en route aussitôt, tant était grande son impatience, et il fallut toute l'autorité de Morane pour la convaincre d'attendre le lendemain. Les deux hommes et la jeune femme regagnèrent donc l'avion et y passèrent une seconde nuit. À l'aube, Bob et Ballantine tirant un petit traîneau de fortune sur lequel étaient posés leurs sacs personnels, contenant des objets de première nécessité dans ces régions polaires, ils se mirent en route vers les mystérieuses murailles aperçues la veille.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient, Éleine se sentait gagnée de plus en plus par l'impatience, qui la propulsait littéralement en avant, l'empêchant de sentir la fatigue. Elle allait découvrir « sa » Cité des Glaces. Rien d'autre n'importait pour elle.

Les voyageurs n'étaient plus qu'à quelques centaines de mètres des insolites murailles qui, à présent, contrastaient en sombre sur la blancheur éblouissante des glaces, quand un ronronnement rompit le calme majestueux de l'Antarctique.

— L'hélicoptère de Little America ! s'exclama Bill Ballantine. Il nous a repérés ! Nous sommes sauvés !

Mais Morane avait froncé les sourcils.

— Ça, un hélicoptère ? fit-il. Plutôt un avion ou je ne m'y connais guère.

Le ronronnement alla en s'amplifiant, puis un avion apparut effectivement dans le ciel, un avion dans lequel Bob et ses amis crurent reconnaître leur agresseur de l'avant-veille. Même forme renflée du fuselage, mêmes ailes courtes, même nez écrasé. Survolant les explorateurs, il se dirigea vers l'endroit où gisait le malheureux WX 124. Et, soudain, il plongea. Il y eut une série de détonations sourdes, puis une colonne de fumée noire monta là-bas dans le ciel.

Touché par les bulles de lumière, le WX 124 brûlait.

III

— Qu'est-ce que cela signifie ? balbutia Éleine, abasourdie, en continuant à regarder la colonne de fumée monter dans le ciel. Pourquoi a-t-on détruit notre appareil ?

— Tout simplement parce que nous avons des ennemis puissants, qui veulent nous empêcher à tout prix d'atteindre la Cité des Glaces... ou d'en revenir.

— Si nous étions demeurés dans l'appareil, fit Bill en réprimant un frisson qui, vu son courage, pouvait d'ailleurs très bien avoir été provoqué par le froid, nous aurions, nous aussi, été réduits en cendres.

— En effet, Éleine, reconnut Morane, Bill a raison. C'est un peu à votre entêtement à venir toucher ces murailles que nous devons d'être encore en vie. Nous vous devons une fière chandelle car, si nous n'avions pas cédé à vos instances, nous aurions subi le même sort que notre avion et aurions été annihilés... comme l'ont été sans doute tous ceux qui se sont aventurés avant nous dans ces parages.

— Mais pourquoi donc voudrait-on nous empêcher d'atteindre la Cité des Glaces et d'en communiquer la nouvelle au monde ? demanda Miss Marian. Après tout, ce ne sont que de vieux murs.

Bob eut un haussement d'épaules.

— Que puis-je vous répondre ? fit-il. Il y a là-dessous un mystère qu'il nous faudra à tout prix élucider... dans un avenir plus ou moins proche.

— Si nous avons encore un avenir, corrigea Bill. Plus d'avion, plus de radio, et des vivres pour quelques jours à peine : notre position ne va pas tarder à devenir critique.

— On n'abandonnera pas les recherches si vite, à Little America, assura Morane. Si les hélicoptères de recherche nous survolent, nous leur ferons signe et ils nous apercevront inmanquablement sur la blancheur de la neige. En outre, s'ils

nous survolent la nuit, j'ai un petit pistolet lance-fusées dans mon sac, avec une dizaine de fusées éclairantes. Pour passer la nuit, nous construirons un igloo.

— En attendant, lança Élane, allons examiner de plus près ces ruines, puisque nous sommes là pour ça. Pour ma part, je mourrai contente si j'ai la certitude d'avoir enfin découvert Cette fantomatique Cité des Glaces, dont on a beaucoup parlé jusqu'ici, mais que personne n'a jamais vue.

Pendant que Bill Ballantine, par une grimace expressive, marquait son peu d'envie de périr au cœur de la région polaire, même avec la piètre consolation d'avoir découvert une cité disparue, Bob déclara :

— Comme votre impulsion nous a déjà sauvé la vie, Élane, il est inutile de différer plus longtemps votre plaisir... ou votre déception.

Mais la jeune archéologue n'entendait pas. Déjà elle s'était mise en route, et Bob et son ami, tirant leur traîneau, durent presser le pas pour la rejoindre. Ensemble, ils arrivèrent bientôt au pied de ce qui était effectivement une muraille basse, en partie éboulée et aux pierres recouvertes de glace.

— Regardez ! s'était exclamée Élane. Des murs faits d'épais moellons. Des pierres assemblées et juxtaposées par des mains humaines. Plus de doute, c'est bien la Cité des Glaces !

Tout en parlant, la jeune femme avait tiré un petit marteau de sa poche et se mettait à pulvériser la couche de glace, fort mince par endroits, recouvrant les vénérables vestiges. D'un air amusé, Bob Morane et Bill Ballantine la regardèrent s'affairer.

— Pour le moment, dit l'Écossais, son sort et le nôtre la laissent complètement indifférente. Pourtant, je parierais bien un tonneau de whisky contre un verre d'eau, que nous n'avons plus guère à présent deux chances sur cent de nous en tirer.

Continuant à jouer du marteau, Élane Marian s'était éloignée le long du mur en ruine. Soudain, elle poussa un cri de triomphe, et héla ses deux compagnons. Ceux-ci s'approchèrent et elle leur désigna, à un endroit de la muraille, qu'elle venait de dépouiller de la mince couche de glace qui la recouvrait, un signe à demi effacé gravé dans la pierre. Il s'agissait d'un cercle

à l'intérieur duquel était inscrit un symbole faisant songer à une lettre M barrée d'une ligne horizontale.

— Le signe de la civilisation de Mu, expliqua Élane. Beaucoup considèrent cette civilisation comme légendaire, mais nous avons la preuve à présent qu'il n'en est rien.

Saisie par une sorte d'exaltation fébrile, la jeune archéologue continua à s'avancer le long de la muraille, la frappant à coups de marteau, arrachant la glace de ses mains gantées. Soudain, elle poussa un cri de surprise, qui se changea presque aussitôt en un appel de détresse, et elle disparut, comme aspirée par le sol.

— Vite, Bill ! cria Morane.

Ils se précipitèrent vers l'endroit où avait disparu leur compagne. Là, une étroite crevasse, aux bords éboulés, avait creusé la neige. Bob se pencha au-dessus du trou et hurla :

— Élane, êtes-vous blessée ? Répondez !

Des profondeurs de la crevasse, la réponse demandée lui parvint tout de suite.

— Je n'ai rien du tout, disait la voix de la jeune femme. Le hasard m'a même fait faire une nouvelle découverte. Venez me rejoindre.

Du fond de la cavité, elle dut comprendre l'hésitation des deux amis, car elle enchaîna aussitôt :

— Il n'y a aucun danger. Cela descend en pente douce. Vous n'avez qu'à vous laisser glisser, et le spectacle en vaut la peine.

Peu rassurés malgré tout, Bob et Bill se laissèrent glisser par l'ouverture, sur une pente douce ouatée de neige éboulée et, après quelques mètres de descente, ils atterrirent aux pieds d'Élane qui, baignant dans une clarté diffuse, leur lança gaiement :

— Soyez les bienvenus dans mon nouveau royaume. Sortant une petite torche électrique de sa poche, Morane en fit jouer le contact et promena le faisceau lumineux autour de lui, éclairant une petite salle cubique, aux murs ornés de bas-reliefs représentant des êtres fantastiques, également hommes et bêtes. Ces fresques dénotaient, chez leurs auteurs, un art à la fois magique et raffiné. Assurément, elles étaient issues d'une grande civilisation, comparable sans doute à celle des Grecs ou

des Égyptiens. Bob ne put s'empêcher de pousser un petit sifflement admiratif.

— Où sommes-nous donc tombés ?

— Dans quelque dépendance souterraine de cette ville morte, expliqua Élane. Ces bas-reliefs sont d'une fraîcheur extraordinaire. Pas de doute que nous ayons atteint une cité ayant fait partie jadis de l'empire de Mu.

— Le froid est beaucoup moins perceptible dans cette pièce, nota Ballantine, toujours pratique. Je crois qu'elle remplacera avantageusement un igloo, surtout que l'heure s'avance et que la nuit pourrait nous prendre par surprise.

Élane Marian s'était mise à fureter dans les coins les plus obscurs de la salle. Au bout d'un moment, elle revint vers ses compagnons, pour leur annoncer :

— Une galerie s'ouvre là-bas. J'aimerais savoir où elle conduit. Allons y jeter un coup d'œil.

— Avant tout, dit Morane, allons chercher nos sacs, qui sont demeurés en haut, sur le traîneau.

Ainsi fut fait et, une demi-heure plus tard, les trois explorateurs s'enfonçaient dans la galerie découverte par Élane. Il s'agissait d'un couloir sinueux, changeant constamment d'orientation et de dimensions. Tantôt, la voûte s'abaissait et il fallait marcher presque courbé en deux, tandis qu'à d'autres moments cette même voûte s'élevait de plusieurs mètres. Après un dernier coude, le passage souterrain s'élargit considérablement et les deux hommes et la jeune femme débouchèrent dans une salle immense, au plafond soutenu par d'épais piliers.

— Par exemple ! fit Ballantine. On se croirait dans une cathédrale.

— C'est probablement un ancien temple secret, supposa Élane. Ses proportions gigantesques le laissent en tout cas supposer.

Elle s'approcha d'un des piliers et examina attentivement les imposantes statues faisant corps avec lui. Elle tomba en arrêt devant l'une d'elles et murmura avec respect :

— Cette effigie – sans doute une idole –, qui représente un homme à tête d'animal, ne ressemble à aucune autre connue.

Pas la moindre hésitation à avoir : nous sommes devant un ancien dieu des Muvians.

— Cette tête d’oiseau au bec formidable est vraiment terrifiante, remarqua Morane. C’est curieux, mais je ne vois pas très bien quelle sorte de volatile cela peut être.

La jeune archéologue revint vers la statue, qu’elle avait délaissée un instant pour une autre, figurant un crapaud volant. Elle détailla la tête d’oiseau d’un œil critique et lança, sur un ton chargé de réticence :

— Ce n’est ni un faucon ni un épervier. On dirait... Elle laissa sa phrase en suspens, comme si elle avait peur d’énoncer quelque énormité scientifique.

— On dirait ? insista Bill Ballantine.

Après un silence, la jeune femme consentit à préciser sa pensée.

— Ce n’est pas la tête d’un oiseau, bien que cela y ressemble fort, mais celle d’un reptile volant.

Bob avait, lui aussi, sa petite idée sur le sujet.

— Un ptérodactyle, n’est-ce pas ?

Élaine eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, Bob, un ptérodactyle. Ce qui me chiffonne, c’est que les ptérodactyles ont disparu de la surface du globe voilà plus de cent millions d’années, et que l’homme ne les a pas connus.

Une discussion allait peut-être s’engager entre Bob et Élaine sur ce sujet passionnant, quand un cri se répercuta longuement sous les voûtes du temple, faisant tressaillir les trois voyageurs. C’était une sorte de glapissement sonore, que l’on pourrait traduire par « youk ! youk ! »

— Vous avez entendu ? fit Morane à l’adresse de ses compagnons. Qu’est-ce que ça peut être ?

— Je n’en sais pas plus que vous, Bob, fut la réponse. Je serais bien en peine de déterminer l’origine de ce bruit.

— On aurait dit un cri humain, dit Morane, mais déformé.

— Personnellement, glissa Bill Ballantine, j’ai tout juste entendu « youk ! youk ! » Il n’y a pas de raison de croire que cela soit sorti d’un gosier d’homme. Dans aucune des langues que je connais « youk ! youk ! » ne veut dire quelque chose. Est-

ce que ce bruit n'aurait pas été, plus simplement, produit par un courant d'air soufflant à travers ces cavernes ?

Immobiles, tous les sens aux aguets, tous trois guettèrent un autre cri, mais celui-ci ne se fit pas entendre.

— Sans doute Bill a-t-il raison, dit finalement Morane. Il doit s'agir d'un courant d'air qui s'est engouffré dans ces galeries comme dans un tuyau d'orgue. Je crois que nous en avons vu assez. N'oublions pas que, si nous voulons que l'hélicoptère de secours nous découvre, il nous faut guetter son passage et lui signaler notre présence à l'aide d'une fusée lumineuse.

— Vous avez raison, Bob, concéda Élane. Cependant, avant de partir, j'aimerais prendre quelques photos de ce temple et des sculptures, afin de confondre mes détracteurs éventuels...

— Pas question ! intervint Ballantine avec une violence contenue. Il se passe des choses étranges dans ces caveaux, et je flaire un danger. Filons au plus vite.

— Cesse donc de jouer les trouble-fête, Bill, intervint Bob sur un ton conciliant. Il n'y a pas de mal à prendre quelques photos. Cela ne nous retiendra que quelques minutes.

Tirant un appareil photographique et son flash de son sac, Élane se mit à mitrailler les gigantesques effigies barbares appuyées aux piliers et aux murs du temple. Quand elle eut terminé son film, elle rengaina l'appareil et, se tournant vers ses compagnons, elle déclara :

— Et voilà ! Plus rien ne nous retient ici à présent.

Plus tard, nous reviendrons avec une expédition plus importante. Pour le moment, j'ai de quoi confondre mes détracteurs, bien que la plupart d'entre eux crieront aux photos truquées.

— Ne perdons pas de temps à discourir, coupa Bill Ballantine avec impatience. Puisque vous avez vos photos, ne nous attardons pas davantage et regagnons la surface.

Ces dernières paroles venaient à peine d'être prononcées qu'une violente secousse ébranla le souterrain, faisant trembler les piliers sur leurs bases, jetant même bas plusieurs statues.

— Un tremblement de terre ! hurla Morane. Ne perdons pas une minute. Il nous faut sortir de ce trou sans tarder.

D'un même élan, tous trois se précipitèrent vers l'entrée du temple, pour tenter de refaire en sens inverse le chemin qu'ils avaient pris pour y pénétrer. Mais ils avaient à peine franchi quelques mètres qu'une nouvelle secousse, plus violente que la première, fit à nouveau trembler le sol, qui se fendilla, tandis que les murs et la voûte se lézardaient.

Projetés à terre, les explorateurs se relevèrent péniblement.

— Personne de blessé ? s'enquit Morane.

— À part quelques contusions, je dois être intacte, répondit Élane. Quand je pense que les merveilles archéologiques contenues dans ce souterrain auraient pu être détruites à jamais, je me sens toute remuée.

— C'est le moment, en effet, de se remuer, jeta Bill avec violence. Depuis un moment, je sentais venir la catastrophe. À la galerie, vite !

Mais Bob, qui se trouvait le plus près de l'entrée du temple, avait braqué sa torche, qu'il n'avait pas lâchée.

— Désolé, mon vieux Bill, dit-il sans aucune émotion apparente dans la voix. Ce n'est plus la peine de se presser maintenant. La route nous est coupée.

Un éboulement avait en effet obstrué l'entrée de la galerie.

— Essayons de déblayer, proposa Bill Ballantine, que sa force herculéenne poussait à ne douter de rien.

Mais Bob Morane haussa les épaules.

— Rien à faire, déclara-t-il avec fatalisme. Regarde donc ces immenses blocs entassés les uns sur les autres, sans laisser le moindre passage par lequel se glisser. Chacun d'entre eux doit peser plusieurs tonnes. Même avec du matériel, il nous faudrait plusieurs semaines de travail pour en venir à bout, et nous n'avons même pas une pioche.

— Il faut pourtant tenter quelque chose, fit Élane Marian.

— Bien sûr, il y a toujours quelque chose à tenter, concéda Morane. Mais, pour ce qui est de revenir sur nos pas, c'est bernique. Jamais plus personne ne passera par cette galerie. Nous sommes prisonniers de la Cité des Glaces.

IV

— J'avais bien dit que cela tournerait mal, gémit Bill Ballantine. Tout se ligue contre nous. À peine arrivés dans les parages de ce maudit temple, nous sommes assaillis par un chasseur ultra-moderne, et nous ne lui échappons que pour tomber entre les griffes de dieux barbares.

— Barbares ! s'exclama Élane. Les Muvians possédaient une haute civilisation.

— Civilisation ou non, reprit Bill avec emportement, nous sommes de toute façon bloqués ici. J'ai l'impression que vous allez avoir le loisir de faire plus ample connaissance avec la civilisation de Mu, mais je crains fort cependant que vos savantes déductions ne parviennent jamais à l'Académie des sciences.

— Ne nous chicanons pas, intervint Bob d'un ton apaisant. Ma grand-mère avait coutume de dire qu'il ne faut pas pleurer sur le lait répandu, et elle avait diantrement raison. Avant de décréter la situation sans issue, explorons donc notre prison et voyons les possibilités qu'elle nous offre.

— D'accord, commandant, fit Bill. Votre suggestion est la seule qui soit raisonnable. Faisons le tour de ce temple et comme, à nous deux, nous suffirons amplement à la besogne, laissons le... professeur continuer ses observations scientifiques.

Élane Marian ne se le fit pas répéter. D'un œil navré, elle se mit à passer en revue les statues que la secousse sismique avait renversées et brisées, laissant aux deux amis le soin d'inspecter minutieusement les moindres recoins du sanctuaire.

Bob et Bill avaient presque fini leur exploration, quand ils tombèrent en arrêt devant une nouvelle galerie, dont rentrée était encadrée par deux massives statues d'aspect dantesque, figurant chacune un dragon dardant une langue effilée entre des mâchoires barbelées. Par acquit de conscience, ils continuèrent leur inspection, mais sans découvrir d'autre issue.

— Mission terminée, professeur, annonça Bill Ballantine. Nous avons trouvé un couloir souterrain qui, si l'on en juge par les statues qui le flanquent, doit mener directement en enfer.

— Que faisons-nous ? demanda Élane.

— Nous n'avons pas le choix, expliqua Bob. Notre seule chance de nous en tirer est d'emprunter ce passage, en espérant qu'il nous permettra de regagner la surface par une autre voie que celle suivie à l'aller. Mangeons d'abord ; ensuite, nous nous mettrons en route.

Après un rapide repas constitué de biscuits de mer, de sardines et d'un peu de chocolat, le tout arrosé de thé brûlant, les deux hommes et la jeune femme s'engagèrent dans l'étroit couloir, Morane ouvrant la marche. Au bout de quelques mètres, la galerie s'élargit mais, sur le conseil de Bob, tous trois continuèrent à marcher en file indienne, dans la crainte de tomber dans quelque piège aménagé jadis par les prêtres muvians, soucieux d'interdire l'accès du temple aux profanateurs.

Pavé de larges dalles soigneusement équarries, le sol se révélait lisse et uni, ce qui rendait la progression facile. Tous les cinquante mètres environ, une haute statue, toujours différente, émergeait lentement des ténèbres, offrant un masque impassible et semblant monter une garde silencieuse sur le souterrain.

Après une heure de marche environ, Bill Ballantine fit remarquer :

— Je veux bien être changé moi aussi en statue de pierre si ce chemin nous mène à l'air libre. Nous ne faisons que descendre.

— Tais-toi donc, oiseau de malheur, lança Bob avec impatience. Cette galerie descend peut-être. Mais qui nous dit que, plus loin, elle ne remonte pas ? D'ailleurs rien ne sert de discuter. Soyons contents de l'existence de ce souterrain, qui nous permet d'espérer encore une proche délivrance.

Pendant que Bill, mal convaincu par les arguments de son ami, observait un silence hostile, l'avance des explorateurs se poursuivit durant une nouvelle heure, à l'issue de laquelle le couloir déboucha dans une salle, très vaste elle aussi mais complètement dépourvue de sculptures. Dans le fond de cette

salle, trois nouvelles galeries à l'entrée identique s'ouvraient dans la muraille.

— Voilà qui est mieux, fit Bill, qui semblait avoir retrouvé un peu de sa bonne humeur. Maintenant, au moins, nous pouvons choisir. Laquelle de ces galeries prenons-nous, commandant ? On pourrait peut-être les tirer à la courte paille.

— Évidemment, nous avons le choix, concéda Morane d'un ton perplexe. Puisque nous ne possédons pas le moindre indice qui nous mette sur la bonne voie, prenons la galerie de droite. Il sera toujours temps d'explorer les deux autres si la première nous mène dans une impasse.

Le nouveau souterrain devait se révéler en tout point semblable à celui suivi précédemment. Jalonné des mêmes effigies mystérieuses, il était d'une monotonie effrayante. Se suivant ainsi à l'infini, les statues conféraient à l'endroit une atmosphère lourde de menace et de désespoir.

— Et dire, fit Bill, que j'ai toujours refusé obstinément de faire de la spéléologie, parce que je déteste me voir changé en taupe. Me voilà servi ! Et ça descend toujours !

— Nous devons bien finir par arriver quelque part, glissa timidement Élane Marian. Les Muvians n'ont pas creusé ces galeries par simple dilettantisme, nous pouvons en être sûrs.

— Ils avaient peut-être inventé le métro, suggéra Bob. Peut-être allons-nous nous retrouver à notre point de départ, après avoir fait le tour de la Cité des Glaces.

— Si au moins, supposa Ballantine, nous pouvions déboucher à la station Châtelet, cela simplifierait de beaucoup les choses. Mais je ne pense pas qu'il y ait le moindre espoir de ce côté. De toute façon, vous savez bien, commandant, que je vous suivrais jusqu'au cœur de l'enfer ; même si parfois je râle un peu pour le principe. S'il nous fallait marcher pendant des jours, nous finirions bien par savoir où aboutit ce souterrain de malheur.

— Voilà qui est parlé ! approuva Morane. J'aime retrouver mon cher vieux Bill, plein de confiance comme toujours. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

— Oui, admit l'Écossais, pas très convaincu cependant, mais je ne vois pas très bien comment nous allons nous en tirer de

cette souricière, surtout que ces statues ont l'air de nous observer narquoisement, comme si elles se moquaient de nous. Si les habitants de ces cavernes, en supposant qu'ils existent, sont aussi monstrueux que leurs sculptures, cela ne doit pas être bien réjouissant !

Tous trois s'étaient arrêtés pour souffler un peu. Ils se remirent bientôt en route pour se rendre compte que la galerie, jusqu'alors presque rectiligne, se mettait à sinuer à la façon d'un gigantesque serpent. Brusquement, elle tourna à angle droit et Bob Morane, qui continuait à marcher en tête, s'écria :

— Là-bas, la lumière du jour ! Nous sommes sauvés !

Saisis de frénésie en revoyant cette lumière qu'ils désespéraient retrouver jamais, les deux hommes et leur compagne se mirent à courir vers la sortie du passage, pour déboucher bientôt dans une immense grotte éclaboussée de clarté.

Frappés de surprise, ils s'immobilisèrent.

— Ça alors, balbutia Morane, c'est plus fort que tout !

Ce qu'ils avaient pris pour la lumière du jour n'était rien d'autre que la phosphorescence de millions de champignons, de toutes tailles et de toutes couleurs, qui tapissaient le sol. Verts, bleus, rouges, couleur de safran ou de corail, ces cryptogames, dont les plus gros dépassaient la hauteur d'un homme, émettaient d'intenses radiations lumineuses dont les éclats conjugués éclairaient intensément l'intérieur de la caverne.

— C'est ça votre lumière du jour, commandant ! fit Bill. Si encore nous avions des œufs et une poêle à frire, nous pourrions nous confectionner une gigantesque omelette aux champignons !

— Encore faudrait-il choisir avec soin, objecta Élane, car il est probable que la plupart de ces cryptogames soient vénéneux. Regardez celui-là, qui émet une intense lueur violette. Il s'apparente fort au bolet Satan et il est assez grand pour faire passer de vie à trépas tout un régiment.

Bob Morane se mit à rire doucement.

— Tu as entendu, Bill ? demanda-t-il. Si tu te plains encore, nous te faisons avaler quelques-uns de ces champignons violets, et on ne parlera plus de toi, si ce n'est au passé.

— Ça ne prendrait pas, commandant, répliqua Ballantine. Je déteste à la fois les champignons et la couleur violette. Vous ne m'aurez donc pas par la gourmandise, et il vous faudra bien continuer à me supporter.

Détendus par cette plaisanterie, Élane, Morane et Bill avaient surmonté leur terrible déconvenue et repris courage. Tout en promenant des yeux éblouis sur la fantastique symphonie de couleurs illuminant la caverne, Bob lança avec philosophie :

— Au moins, maintenant, nous pourrions éteindre nos lampes et ménager le courant des piles.

À travers un paysage de conte de fées, les explorateurs reprirent leur progression, non sans une certaine inquiétude, car le sol demeurait en déclivité.

— Si ça continue, nous allons atteindre le feu central, gronda Bill en pulvérisant d'un coup de pied un champignon qui lui barrait le passage. Une seule consolation : nous sommes débarrassés de ces maudites statues qui me flanquaient le cafard. Je leur préfère ces champignons lumineux, qu'ils soient empoisonnés ou non.

— Bientôt, nous devons rallumer une de nos torches, fit remarquer Bob au bout d'un moment. Les champignons se raréfient.

Cette constatation devait bientôt se révéler exacte car les ténèbres entourèrent à nouveau les explorateurs. Ceux-ci déambulaient à présent à travers des cavernes aux voûtes si élevées que le faisceau de la lampe allumée par Morane se perdait dans les ténèbres.

Tout à coup, Bob s'immobilisa. La route, comme coupée d'un coup de hache, était barrée par une crevasse aux parois abruptes. Par bonheur, à quelque distance de là, une grossière arche de pierre enjambait le gouffre. Ils allaient s'engager sur ce pont quand, soudain, levant les yeux, Élane désigna un point devant elle et s'exclama :

— Là-bas ! Regardez ! On dirait que des monstres nous guettent par milliers, prêts à se jeter sur nous pour nous dévorer.

Bob Morane et Bill Ballantine regardèrent dans la direction indiquée par leur compagne : au-dessus du pont, une masse grouillante frémissait, composée d'ailes membraneuses et étoilée d'une multitude de points brillants qui étaient autant de prunelles implacables et féroces.

— Il nous faut pourtant franchir ce pont, fit Bob après un bref instant d'hésitation, que cela plaise ou non à vos monstres, Éleine. Préparons-nous à nous défendre si le besoin s'en fait sentir. Il n'est d'ailleurs pas certain que ces êtres soient redoutables ; peut-être même ont-ils plus peur que nous.

Ils sortirent leurs revolvers et, pas à pas, tous les sens aux aguets, ils s'engagèrent sur la vertigineuse passerelle. À peine avaient-ils franchi la moitié de la distance les séparant de l'autre bord, que la masse vivante s'ébranla, pour fondre sur eux dans de furieux battements d'ailes.

— Des chauves-souris géantes ! hurla Bill Ballantine. Elles nous attaquent ! Tirons et tâchons d'en abattre le plus possible, avant qu'elles ne nous submergent.

Les explorateurs se mirent à décharger leurs armes. Éleine, qui gardait tout son calme, se montrait excellente tireuse, chacune de ses balles jetant bas un des animaux assaillants. Mais ceux-ci étaient trop nombreux, et chaque chauve-souris qui tombait était aussitôt remplacée par dix autres.

— Il y en a trop, constata Éleine. Nous n'en viendrons jamais à bout. Je n'ai pourtant pas envie de rebrousser chemin.

— J'ai une idée, dit Bob. J'ai emporté un pistolet lance-fusées. Couvrez-moi.

Pendant que ses deux compagnons lui faisaient un écran protecteur de leurs corps, Morane sortit le pistolet de son sac, glissa une cartouche dans le canon et lança au beau milieu des attaquants une fusée éclairante qui s'épanouit en un éclatement multicolore.

Cela provoqua une courte panique parmi les bêtes des ténèbres, qui s'égaillèrent en tous sens en poussant de petits cris de terreur. Les trois explorateurs profitèrent de ce répit pour franchir le pont au pas de course mais, déjà, les chiroptères géants revenaient à la charge dans de furieux tournoiements d'ailes.

— Il y a une faille dans la muraille, hurla Bob. Glissez-vous dedans. Elles ne pourront nous y suivre. Je vais couvrir notre retraite.

Morane lança une seconde fusée qui, cette fois ; ne provoqua plus qu'une légère panique dans les rangs des chauves-souris, dont certaines atteignaient l'envergure d'un petit aigle. Ce nouveau répit fut cependant mis à profit par Bill et Élane qui s'engouffrèrent dans l'anfractuosité, où Bob les rejoignit d'un bond.

— Ouf ! fit Morane. Il était moins une !

— Charmant endroit, commenta Bill Ballantine. Ces ravissantes bestioles ne doivent pas souvent avoir l'occasion de se mettre quelque chose sous la dent. Nous avons dû beaucoup les décevoir. En tout cas, si on s'en tire, ce n'est pas ici que je viendrai m'installer pour terminer mes jours.

*

D'un revers de main, Bob essuya la transpiration qui d goulinait de son front et déclara en riant :

— Il est évident que ces chauves-souris géantes n'ont pas encore eu l'occasion, jusqu'ici, de goûter à de l' cossais.

Et il ajouta perfidement :

Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'elles auraient tellement apprécié le menu.

— J'aime autant qu'elles n'aient pu tenter l'expérience, rétorqua Bill dignement.

 lane Marian, qui s'était avancée plus à l'intérieur de la crevasse, revint à cet instant précis en annonçant :

— Cette faille est plus importante que nous ne l'avons cru tout d'abord. En fait, il s'agit d'un véritable couloir qui doit se prolonger très loin à l'intérieur du roc. On s'y risque ?

— Je ne pense pas qu'il existe d'autre solution, dit Morane avec fatalisme. Allons-y.

Ils s'avancèrent précautionneusement dans cette nouvelle galerie qu'ils venaient de découvrir. Le sol n'était plus dall , mais brut et parsemé de grosses pierres sur lesquelles on butait à chaque instant.

— Ce couloir remonte, fit remarquer Élaïne. C'est bon signe.

— Je préfère cela, assura Ballantine. Il est plus fatigant de monter que de descendre, mais cela nous donne au moins un peu d'espoir. Dommage que nous n'ayons pas un arbitre officiel avec nous : il s'en faut de peu pour que nous battions le record mondial de marche sur tout terrain. Vous parlez d'un marathon !

C'était au tour d'Élaïne de guider le petit groupe ; Semblant se moquer totalement de la fatigue, elle avançait avec une énergie indomptable. La galerie montait toujours, ce qui avait le don de réjouir Bill Ballantine. Soudain, sur le seuil d'une nouvelle caverne en rotonde, ils s'immobilisèrent tous trois.

— Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle diablerie ? murmura l'Écossais.

Le faisceau de la lampe, qu'Élaïne tenait à présent, venait de frapper une sorte de masque gigantesque, de couleur blafarde et surmonté de trois énormes cornes, prenant racine l'une au-dessus du nez, les deux autres au-dessus des yeux qui n'étaient d'ailleurs que de grands trous noirs et fixes.

Déjà Morane avait mis un nom sur cette apparition.

— Rassurons-nous, dit-il. Le diable n'a rien à voir dans tout cela. Il s'agit tout simplement du crâne d'un animal colossal, mort jadis au fond de ces grottes.

— Je ne connais aucun animal dont le crâne présente une telle taille, objecta Ballantine. Même un éléphant.

Élaïne, qui venait de se pencher avec curiosité sur ces restes d'un autre âge, coupa la parole au géant.

— Il s'agit d'un crâne de tricératops, décréta-t-elle.

— Un quoi ? demanda Bill, ahuri, ou qui feignait de l'être.

— Un tricératops, répéta la jeune femme sur un ton aussi doctoral que possible. Ce reptile géant vivait à l'époque secondaire.

— Décidément, conclut Morane, ces cavernes nous réservent bien des surprises. Et ce n'est pas fini.

En effet, la salle dans laquelle les explorateurs venaient de déboucher était jonchée d'ossements gigantesques, sur toute son étendue.

— Un ossuaire antédiluvien ! s'écria Élane avec ravissement. Vraiment, ce voyage se révèle fertile en découvertes de toutes sortes, non seulement archéologiques mais aussi paléontologiques.

En silence, Bob Morane examinait les énormes squelettes.

— C'est étrange, dit-il enfin. J'ai déjà étudié les restes de reptiles antédiluviens, mais je n'en ai jamais rencontré en aussi parfait état de conservation. Il est difficile d'admettre que ces ossements reposent ici depuis des dizaines de millions d'années.

— Ce n'est pas tellement incroyable, répliqua Élane.

L'atmosphère de ces cavernes, d'une pureté extrême, les a sans doute maintenus dans l'état exceptionnel de fraîcheur où nous les trouvons.

— Allons-nous marcher encore longtemps de cette façon ? s'inquiéta Bill, qui s'était adossé à une carcasse de dinosaure, dont il semblait se soucier aussi peu que possible. Je commence à avoir les jambes en flanelle.

— Il est temps de nous reposer, en effet, décida Bob. Mieux vaut ménager nos forces, et cet endroit convient parfaitement à l'établissement d'un campement. Je propose de nous y installer pour quelques heures, afin de dormir un peu pour repartir frais et dispos.

— Dormir ici ? fit Ballantine. Au milieu de ce cimetière ? Drôle d'idée, commandant !

— Serais-tu devenu à ce point superstitieux, Bill, pour refuser de dormir dans un cimetière, même antédiluvien ? dit Morane d'une voix moqueuse. Rassure-toi, ces monstres sont morts depuis des milliers et des milliers de siècles, et je préfère leur voisinage à celui des chauves-souris géantes de tout à l'heure...

— Je ne suis certes pas superstitieux à ce point, riposta Bill, piqué au vif. N'empêche que ce n'est pas là l'endroit idéal pour y faire de beaux rêves...

— Ici ou ailleurs, dit Bob avec un haussement d'épaules. Mangeons rapidement et, ensuite, au dodo.

Une demi-heure plus tard, les deux hommes et la jeune archéologue, allongés dans leurs sacs de couchage, dormaient profondément. Bill, pour bien marquer qu'il n'était pas

superstitieux, avait posé la nuque sur un énorme tibia qui lui servait d'oreiller.

Sans doute n'y avait-il guère plus de deux heures qu'ils dormaient, quand ils furent réveillés par des cris semblables à ceux déjà entendus précédemment. Mais, cette fois, les youk-youk se faisaient entendre très près et se répétaient sans cesse en se répercutant de voûte en voûte.

Bientôt entre les squelettes, quelques silhouettes fantastiques se découpèrent. Lumineuses, elles étaient de forme humaine, mais naines, et la lumière, sans doute d'origine phosphorescente, émanant d'elles, les faisaient se détacher nettement dans les ténèbres. C'était une lumière verte, diffuse, à l'exception des yeux, ronds et protubérants, qui lançaient, eux, des rayons d'un jaune éclatant.

Tout en se tenant à distance respectueuse des explorateurs, les nouveaux venus – car sans doute s'agissait-il d'hommes – ne manquaient pas de témoigner d'intentions hostiles, brandissant chacun une arme primitive – sorte de courte sagaie en pierre – en lançant de rauques et incessants youk-youk.

Éberlué, Bill Ballantine s'était dressé sur son séant. Il se frotta les paupières et soupira :

— De petits hommes verts et phosphorescents !

Voilà ce qui arrive quand on dort dans des cimetières : on fait des cauchemars !

V

Dressé lui aussi sur son séant, Bob avait braqué sa lampe en direction des étranges créatures phosphorescentes, qui continuaient à pousser des youk-youk sonores tout en agitant leurs sagaies.

— Ce n'est pas possible, murmura Ballantine. Des êtres pareils, ça n'existe pas.

Bob éteignit sa torche, inutile en raison de la luminosité de l'ennemi, et il sortit son revolver.

— Je veux bien admettre que ces êtres n'existent pas, déclara-t-il froidement, mais les armes de pierre qu'ils brandissent me semblent, elles, bien réelles. Tenons-nous sur la défensive.

Les trois explorateurs se dégagèrent vivement de leurs sacs de couchage et se dressèrent, l'arme au poing, prêts à repousser toute attaque. Mais ce mouvement eut pour résultat d'effrayer les créatures inconnues qui, tournant les talons, disparurent dans les profondeurs de la caverne.

Bien réveillé à présent, Bill Ballantine ne semblait plus douter de la réalité de l'apparition. Se tournant vers Éleine, il interrogea :

— D'après vous, ces êtres sont-ils aussi des animaux préhistoriques ?

L'interpellée secoua la tête, pour répondre :

— Il ne s'agit pas d'animaux, Bill, mais d'hommes, nous pouvons en être assurés.

— Des hommes fort dégénérés dans ce cas, compléta Morane.

— Sans doute, approuva Éleine. J'incline fort à croire qu'il s'agit là d'anciens Muvians ayant survécu aux catastrophes glaciaires qui ont détruit leur cité. Confinés dans ces cavernes, où ils ne trouvent qu'une nourriture précaire, ils sont parvenus à la longue à s'adapter à leurs nouvelles conditions de vie. Le

manque de lumière et de certains éléments vitaux aura provoqué d'importantes modifications dans leur organisme. C'est ainsi qu'ils ont perdu l'usage du langage articulé et, d'hommes normaux qu'ils étaient sans doute jadis, ils sont devenus les nains que nous venons d'apercevoir. Probablement avez-vous vu combien leurs membres étaient grêles ; c'est là un signe certain de dégénérescence.

— Et à votre avis, Élane, comment sont-ils devenus phosphorescents ?

— Cela s'explique assez aisément. Ces malheureux doivent se nourrir principalement, pour ne pas dire uniquement, des champignons phosphorescents qui croissent en abondance dans ces cavernes, d'où la luminosité de leur organisme.

Bob Morane interrompit la jeune femme, pour dire :

— Nous parlerons de tout ça une autre fois. Il est temps de reprendre notre route car, si ces Youk-Youk se sont enfuis, c'est peut-être pour aller chercher du renfort.

Rapidement ils s'équipèrent et reprirent leur marche hasardeuse. Mais, déjà, il était trop tard. Derrière eux, de sauvages youk-youk éclatèrent comme autant, de menaces. Comme Bob l'avait craint, les deux éclaireurs étaient allés alerter leurs congénères et revenaient en force.

Bientôt, du fond de la caverne, une centaine de nains lumineux débouchèrent, armés de sagaies de pierre ; ils étaient nus, et leurs corps répandaient une lueur verte, diffuse. À l'apparition de cette horde, Bob et ses compagnons comprirent qu'ils ne pouvaient trouver le salut que dans la fuite et, sans même se consulter, ils se mirent à courir de toute la vitesse dont ils étaient capables.

Rapidement, cependant, les fuyards devaient faire une désagréable constatation : doués d'une vélocité extraordinaire, les nains menaçaient de les rejoindre et, tôt ou tard, il faudrait se résigner au combat.

S'immobilisant soudain, Morane glissa une cartouche dans son pistolet lance-fusées.

— Je vais essayer de les effrayer, dit-il, et les engager à tenir leurs distances.

— Prenez garde de n'en blesser aucun, recommanda Éleine Marian. Ce sont des hommes, et tout espoir de nous entendre avec eux n'est sans doute pas perdu.

— Ne craignez rien, assura Morane. Je veux leur faire peur, tout simplement.

En éclatant au-dessus des têtes des Youk-Youk, la fusée provoqua une panique générale dans leurs rangs. Affolés par cette mystérieuse manifestation de la puissance adverse, les pygmées refluèrent en désordre, et les explorateurs en profitèrent pour prendre le large. Pourtant, ces êtres dégénérés ne manquaient pas de courage. Surmontant leur épouvante, ils se regroupèrent, pour reprendre bientôt la poursuite.

Morane et ses compagnons, qui avaient gagné quelques centaines de mètres, continuèrent à courir de plus belle pour éviter d'être rejoints par les assaillants qui, à nouveau, se rapprochaient d'eux.

— Je crois, lança Bill, essoufflé, que nous allons devoir nous résoudre à combattre.

— Je le pense, en effet, reconnut Bob avec répugnance. Préparons nos armes.

Revolver au poing, le Français fit résolument face aux poursuivants imité en cela par Bill et Éleine. Mais, à ce moment précis, les Youk-Youk s'immobilisèrent eux aussi. Figés sur place, ils ne faisaient pas mine de se précipiter sur leurs adversaires, et les clameurs qu'ils lançaient quelques instants auparavant étaient remplacées par un silence profond.

— Nous voilà maintenant à nous regarder en chiens de faïence, grogna Ballantine. Qu'attendent-ils donc pour passer à l'attaque ? Ils semblent terrorisés.

— Peut-être l'un d'eux va-t-il se détacher du groupe, s'avancer vers nous et dire, comme à la bataille de Fontenoy : « Tirez les premiers, messieurs les Anglais », dit Bob sur un ton de gouaille toute parisienne.

— Ne nous attardons pas, conseilla Éleine Marian. Une raison quelconque, peut-être un tabou religieux, doit les empêcher de franchir une certaine limite que nous avons dépassée. Filons sans attendre.

La jeune femme, Bob Morane et Bill s'éloignèrent, non sans jeter prudemment de temps à autre un regard derrière eux. Mais les Youk-Youk, toujours immobiles et muets, ne faisaient pas mine de se lancer à nouveau sur leurs traces.

— Je n'y comprends rien, dit Bob. Pourquoi ont-ils si brusquement arrêté une poursuite qu'ils menaient avec tant d'acharnement ?

— Je le sais, moi, cria Ballantine, qui précédait ses compagnons de quelques pas. Ils se sont arrêtés parce qu'ils ne supportent pas la lumière du jour.

— Que voulez-vous dire, Bill ? interrogea Élane.

— Que nous allons cesser d'errer dans ces souterrains comme des taupes, parfaitement ! exulta l'Écossais. Regardez là, devant nous, cette lueur. Il ne s'agit pas de champignons phosphorescents cette fois, mais de la lumière du jour !

*

La lumière du jour ! La lumière du jour ! répétaient les explorateurs avec ravissement.

— C'était donc ça, enchaîna Bob. Si les Youk-Youk ont cessé de nous poursuivre, c'est parce que la clarté du dehors est trop vive pour leurs prunelles de nocturnes.

En courant, ils franchirent le dernier tronçon de galerie et se retrouvèrent à l'air libre, où une surprise les attendait. Alors qu'ils pensaient retrouver les mornes immensités glacées de l'Antarctique, ils contemplaient au contraire, à perte de vue, une verdoyante vallée couverte de forêts épaisses et de jungles touffues. À gauche, à droite, au-dessus d'eux, des falaises se dressaient à pic, surmontées par les tranches de majestueux glaciers dont les cimes se confondaient avec un ciel blanchâtre, fait de nuées et de brume.

— Par exemple ! balbutia Morane. C'est à mon tour maintenant de me croire en train de rêver.

— La forêt tropicale au beau milieu de l'Antarctique ! ajouta Bill. J'ai beau me pincer pour être sûr de ne pas dormir, je ne parviens pas à y croire.

Élaine Marian, elle, ne paraissait pas partager l'effarement de ses compagnons.

— Nous pouvons formuler une explication rationnelle à ce phénomène, dit-elle. Il est à peu près certain que, dans des temps très reculés, le pôle Sud a joui d'un climat chaud. Par la suite, à l'époque des grands cataclysmes, cette vallée, en raison de sa position extrêmement basse, a dû demeurer isolée. Comme des murailles de glace la dominant et réfractent les rayons du soleil, le climat tropical s'y est maintenu et a permis à cette végétation luxuriante de subsister et de se développer.

— Mais l'Antarctique a été survolé en tous sens ces vingt dernières années, objecta Morane. Cette vallée aurait dû être découverte depuis longtemps.

— Pas nécessairement, rétorqua la jeune archéologue. Cette vallée doit renfermer de nombreuses sources d'eau chaude qui se condense sans cesse en vapeur. Cette vapeur d'eau demeure en suspension dans les hauteurs et engendre de perpétuelles nébulosités qui, se confondant avec la glace et la neige, dérobent cet endroit perdu aux regards des pilotes, tout en laissant passer les rayons calorifiques.

Assez indifférent à ces explications, Bill Ballantine commençait à piétiner d'impatience au bord du petit promontoire rocheux sur lequel ils avaient pris pied.

— Alors, commandant, interrogea-t-il, que décidons-nous ?

— Nous n'allons, bien sûr, pas demeurer éternellement ici, répondit le Français. Nous avons le choix entre deux solutions : ou descendre dans la vallée, ou tenter d'escalader les glaciers qui la bordent. La seconde solution serait pleine de dangers et d'aléas, car nous ne sommes pas équipés pour pareille escalade. Reste la deuxième.

— La descente n'offrira guère de difficulté, approuva Élaine. Il suffira de nous accrocher aux plantes et aux racines.

— Allons-y, décida Bob. Mais, auparavant, dépouillons-nous de nos vêtements fourrés. La chaleur devient réellement insupportable.

La descente s'effectua sans encombre et, bientôt, tous trois se retrouvèrent au fond de la vallée. Après avoir pris quelques

minutes de repos, ils étudièrent la végétation qui se dressait autour d'eux.

— Ces arbres sont d'un aspect bien étrange, fit remarquer Morane. Je n'en ai jamais vu de semblables, dans aucune forêt du monde.

— Moi pas davantage, appuya Bill. On croirait se trouver dans une jungle préhistorique.

Élaine Marian considérait elle aussi les végétaux d'un air rêveur.

— Il est fort possible que vous touchiez la vérité, Bill, dit-elle d'une voix sourde, comme si les constatations qu'elle venait de faire l'écrasaient.

— Si nous nous en tirons, enchaîna Bill, nous aurons décidément bien des choses à raconter. En attendant, nous sommes coincés ici.

— Il n'y a pas trente-six solutions, fit Bob. Si, par impossible, nous parvenions à escalader les falaises, puis les immenses glaciers qui les surplombent, nous ne serions guère plus avancés. Perdus en plein Antarctique, nous serions voués tôt ou tard à une mort certaine. Il faut donc bien nous accommoder de cette vallée, où nous pourrions momentanément survivre ; plus tard, nous chercherons le moyen d'entrer en contact avec Little America.

— Et si, ce moyen, nous ne le trouvons pas ? s'enquit Élaine.

— Dans ce cas, notre seule ressource sera de nous organiser pour subsister ici jusqu'à ce qu'on nous découvre...

— Si on nous découvre un jour, compléta Bill Ballantine. *Les Robinsons de l'Antarctique !* Voilà un beau titre pour un roman que nous ne lirons sans doute jamais.

Après s'être rapidement concertés, les deux hommes et la jeune femme décidèrent de longer la falaise, à la recherche d'un endroit idéal pour établir un camp de base.

Ils finirent par s'arrêter dans une petite clairière, où ils se reposèrent tout en grignotant quelques biscuits.

— Bientôt, nous serons au bout de nos réserves de vivres, dit Bob. À vrai dire, cela ne tire guère à conséquence, car il doit y avoir pas mal de gibier par ici.

Comme pour lui donner raison, un étrange oiseau au plumage d'un bleu éclatant s'élança hors d'un fourré et traversa la clairière en poussant un cri sonore.

— Pensez-vous qu'un tel oiseau soit comestible, Éleine ? interrogea Bill, qui se souvenait des champignons phosphorescents.

Une fois encore, le visage de la jeune archéologue marquait la surprise.

— Je ne me trompe pourtant pas, murmura-t-elle, mais cela m'avait tout l'air d'être un archéoptéryx. Pour vous répondre, mon cher Bill, il faudrait d'abord rencontrer quelqu'un qui en aurait mangé. Pour tout dire, un archéoptéryx n'a jamais figuré au menu d'aucun restaurant, et pour cause.

— Cet oiseau vivait, si je ne m'abuse, à l'époque secondaire, dit Morane.

— Exactement. En réalité, ce n'était pas tout à fait un oiseau, mais encore un reptile volant. Il était, en quelque sorte, un trait d'union entre la classe des reptiles et celle des oiseaux, dont il possédait déjà les plumes.

— Comment a-t-il pu survivre ici, jusqu'à nos jours ? interrogea Ballantine.

— Sans doute le climat de cette vallée, fut la réponse d'Éleine. Mais il est temps, je pense, de nous remettre en marche.

Une heure plus tard, les explorateurs atteignaient l'orée d'un vaste marécage. À gauche, à droite, la forêt vierge dressait ses murs impénétrables.

— La végétation est trop dense pour que nous puissions nous y aventurer, constata Morane. Nous allons être obligés de nous enfoncer dans les marais...

L'avance se poursuivit sur un sol spongieux, hérissé de plantes aux longues épines. Par endroits, des fondrières étaient marquées par des haies de bambous géants, aux tiges grosses comme la cuisse.

Soudain, des eaux d'une grande lagune, un cou démesuré jaillit, puis un corps gigantesque, couleur de schiste.

— Un brontosauve ! s'exclama Morane. Décidément, nous allons de surprise en surprise.

La petite tête du monstre s'était tournée vers les intrus, fixant sur eux des yeux, comme taillés dans du cristal noir.

— Il va nous attaquer ! jeta Ballantine.

Fausse alerte cependant, car le monstre, aussi soudainement qu'il était apparu, regagna les profondeurs du marécage, en soulevant une grande gerbe d'écume.

— Ouf ! fit Bill. J'ai bien cru que cette montagne de muscles allait se jeter sur nous.

— Le brontosauve est – il faut bien parler au présent – exclusivement herbivore, expliqua Éleine. Peut-être cette particularité doit-elle seule expliquer son indifférence à notre égard et...

La jeune femme fut interrompue par de grands claquements d'ailes venant de dessus l'horizon. Ensuite, le ciel fut comme obscurci par une horde de volatiles qui fondaient sur les explorateurs. Ceux-ci purent distinguer les ailes membraneuses, les becs-mâchoires garnis de dents acérées. Rapidement, telle une multitude de démons vomis par l'enfer, la bande ailée se rapprochait de Bob et de ses compagnons qui, déjà, avaient donné un nom à l'ennemi.

— Des ptérodactyles ! s'exclama Morane.

— Des ptéranodons plutôt, corrigea Éleine. Les ptérodactyles n'ont jamais atteint cette taille géante. Et puis, regardez cette longue protubérance osseuse, destinée à servir de contrepoids au bec. Ce sont bien des ptéranodons.

— Ptérodactyles ou ptéranodons, grogna Bill, c'est du pareil au même. Ces bestiaux-là paraissent affamés, et il est évident qu'ils comptent sur nous pour leur servir de plat de résistance. J'ai l'impression que, si nous voulons nous en tirer, il va falloir se bagarrer dur.

VI

En rangs serrés, les ptéranodons planaient maintenant à la verticale des voyageurs, prêts à piquer sur eux pour les déchirer de leurs becs-mâchoires. Pour s'aider dans leur marche, Éleine, Bob et Bill s'étaient coupé d'épais bâtons qui, s'ils leur avaient servi jusqu'à présent de cannes, pouvaient également, le cas échéant, faire office de gourdins.

— Mettons-nous dos à dos, décida Morane. De cette façon, nous ne pourrons être pris par-derrière. Et servons-nous de nos bâtons : ils nous protégeront mieux que nos revolvers.

Il était temps, car l'essaim des reptiles volants fondait sur ses proies. Faisant tournoyer leurs gourdins au-dessus de leurs têtes, les explorateurs fauchèrent les premiers monstres qui, les ailes brisées, s'abattirent sur le sol en poussant des cris stridents, faisant songer au bruit d'une mauvaise lime sur de la tôle.

L'ardeur des autres ptéranodons ne devait cependant pas être ralentie. Tournoyant autour des deux hommes et de la jeune femme, ils continuèrent à les menacer de leurs effrayantes mandibules, coupantes comme des scies.

Avec sa force herculéenne, Bill Ballantine faisait des ravages dans la horde ailée et, à chaque tournoiement de son bâton, il abattait une demi-douzaine d'assaillants. Morane et Éleine, de leur côté, se défendaient de leur mieux.

Ballantine venait de mettre hors de combat un gigantesque ptéranodon et, pour cela, s'était légèrement écarté du groupe, quand un autre reptile volant, de taille également gigantesque, fondit sur lui par-derrière. À l'ultime seconde, Morane put intervenir, en glissant entre les mâchoires du monstre son bâton, qui fut coupé net en deux tronçons. Désarmé, le Français fut aussitôt entouré par une nuée d'agresseurs, et ce fut seulement à l'énergique intervention de ses compagnons qu'il dut de ne pas être déchiré.

— Nous ne pourrons tenir ainsi longtemps, cria Bob.

Réfugions-nous dans les bambous ! Ces brutes ne pourront nous y suivre !

Protégés par les gourdins d'Élaine et de Bill, ils parvinrent à atteindre le couvert des bambous entre lesquels, en raison de l'envergure de leurs ailes, les ptéranodons ne pouvaient se glisser.

— Nous pouvons dire que nous l'avons échappé belle, constata Bill dont le front, ouvert d'un coup de bec, saignait abondamment.

Guère plus émue que si elle venait de faire un cours devant un auditoire de jeunes étudiants, Éleine Marian conseilla, en ouvrant la petite trousse de secours glissée dans une des poches de son sac :

— Désinfectons nos blessures afin d'éviter la gangrène. Il est en effet fort improbable que les ptéranodons se nettoient les dents tous les jours.

— Ce serait de toute façon un fameux travail, compléta Ballantine en riant. Vous avez vu ces mâchoires ? De vraies grilles de parc.

Minutieusement, Éleine nettoya les plaies des deux amis, puis les siennes, et elle les badigeonna de mercurochrome, en concluant :

— Voilà ! Tout danger d'infection est écarté. Il n'en demeure pas moins que nous sommes prisonniers de ces bambous. Les ptéranodons n'ont pas abandonné et continuent à planer dans le ciel en attendant que nous quittions notre refuge.

— J'aime encore mieux mourir de faim ici qu'être déchiqueté par ces diables vomis par l'enfer, dit Bill. Attendons qu'ils se lassent.

— Cela peut durer fort longtemps, fit remarquer Bob Morane. Je propose de repartir pour tenter de gagner le couvert de la forêt, dont la lisière n'est plus bien éloignée.

— Et nous faire déchirer, dépecer vivants ? protesta Ballantine. Très peu pour moi.

— Voyons, reprit Bob, la solution nous crève les yeux. Pour reprendre immédiatement notre route, je ne vois qu'un seul moyen : nous mettre en cage.

— En cage ? fit Bill en écho. Ah çà ! commandant, est-ce que vous auriez reçu un coup sur la tête ? Ça n'a pas l'air de tourner rond.

— Voyons, réfléchis un peu, Bill. Nous sommes momentanément en sécurité ici. Pour le demeurer tout en continuant à avancer, il suffit de rendre notre abri mobile.

Ballantine sursauta.

— J'y suis ! Nous allons couper des bambous, les rassembler avec des tiges vertes et souples, pour confectionner une sorte de cage mobile dans laquelle, en la portant, il nous sera possible de gagner la forêt, où les ptéranodons ne pourront nous suivre.

— C'est cela tout juste, Bill.

Élaine avait suivi cette conversation entre les deux amis sans intervenir. Elle parut saisie d'une soudaine fébrilité.

— Qu'attendons-nous ? jeta-t-elle. Mettons-nous au travail sans tarder.

S'aidant de leurs couteaux de chasse, il leur fallut une heure environ pour confectionner, avec des bambous de taille moyenne, une grossière cage à l'intérieur de laquelle ils purent se loger tous trois. La poussant et la portant à la fois, ils quittèrent les fourrés, pour être assaillis aussitôt par les reptiles volants. Mais les bambous étaient durs comme le fer et, après quelques tentatives infructueuses pour vaincre l'obstacle, les ptéranodons se bornèrent à escorter les voyageurs qui, malgré la sécurité relative dont ils jouissaient, n'en menaient pas large.

— J'ai souvent regardé les animaux dans leurs cages, au zoo, dit Ballantine, et je me suis toujours demandé ce que, de derrière leurs barreaux, ils devaient penser de nous, les hommes. Aujourd'hui, je me demande quelle opinion les ptéranodons peuvent avoir de trois humains qui se baladent dans une cage et ont le mauvais goût de ne pas se laisser dévorer.

— Bah ! lança Morane avec insouciance. Il faut bien que ces ptéranodons aient un peu de distraction, eux aussi, de temps en temps. Ils doivent trouver les journées longues dans ces solitudes. Puisque nous avons refusé de leur fournir un repas, n'est-ce pas la moindre des choses que nous leur procurions un spectacle gratuit ?

Toujours escortés par les tenaces volatiles, les explorateurs traversèrent les marais et atteignirent la terre ferme, pour s'enfoncer aussitôt entre les arbres où les ptéranodons ne pouvaient les suivre sans risquer de se briser les ailes contre les plus basses branches.

Abandonnant leur cage de bambou, devenue désormais inutile, Bob Morane et ses compagnons s'engagèrent à travers la forêt. Peu à peu, les arbres se firent plus imposants, élevant leurs fûts à des hauteurs vertigineuses. Le sous-bois disparut, cessant d'entraver la marche, et ils purent progresser plus rapidement.

Ils avançaient ainsi, à travers la sylvie, depuis deux heures environ, et ils s'apprêtaient à s'arrêter pour souffler un peu, quand un rauquement sourd leur parvint. En même temps, le sol se mettait à trembler, comme sous les pas d'un géant. Instinctivement, les deux hommes et Élane s'étaient immobilisés et rapprochés, comme pour s'assurer une mutuelle protection.

Un animal formidable s'avancait vers eux, se glissant entre les arbres tout juste assez écartés pour lui livrer passage. Recouverte d'une peau grisâtre, aux épaisses écailles rondes rappelant celles du lézard, mais prodigieusement grossies, la bête présentait une morphologie insolite, car elle ne ressemblait à aucune autre vivante. De la tête, fort petite et basse par rapport au reste du corps, partait une double et haute crête, faite de plaques osseuses, qui se prolongeait, en dégradé, jusqu'à la base de la queue. Celle-ci, plus épaisse que les pattes, courtes et massives, était barbelée d'épaisses défenses.

— Un stégosaure, murmura Élane Marian. Cette vallée appartient vraiment à un autre âge.

Dissimulés derrière un tronc d'arbre, tous trois observaient avec inquiétude l'avance du reptile géant.

— On dirait un éléphant qui a oublié de s'arrêter de grandir et qui aurait mis par mégarde ses défenses du côté de sa queue, murmura Bill, qui n'en était pas à une approximation près. Il est haut comme un étage de maison.

— Il nous a repérés, constata Élane. Il se dirige droit vers nous.

— On lui loge quelques balles de revolver dans la peau ? proposa Ballantine.

Morane haussa les épaules.

— Autant essayer de couler un cuirassé en le bombardant avec des boulettes de mie de pain. Les balles de revolver glisseraient sur sa peau sans même qu'il s'en rende compte. Il faudrait au moins un canon antitank pour avoir raison d'un tel mastodonte. Non, il faut lui faire peur et, pour cela, un seul moyen : le pistolet lance-fusées.

Lentement, le stégosaure s'approchait des voyageurs, les observant de ses petits yeux fixes, à l'éclat minéral.

— Éloignez-vous, commanda Bob. Je me charge de lui.

*

Les mâchoires serrées, le regard rivé à son colossal adversaire, Morane braquait le pistolet lance-fusées d'une main qui ne tremblait pas. À quelques pas de là, spectateurs pétrifiés, Bill Ballantine et Élane Marian retenaient leur souffle.

Le monstre allait passer à l'attaque quand, soudain, il s'immobilisa, visiblement inquiet. Il hésita une fraction de seconde, puis il fit demi-tour et se mit à fuir de toute la vitesse que lui permettait son énorme masse.

— J'ai l'impression, commandant, lança joyeusement Bill Ballantine, que si vous avez trouvé ce stégosaure terrifiant, cela a été réciproque. Vous l'avez vu détalé quand il a pu vous détailler de plus près ?

Doucement, Morane hocha la tête.

— Je ne pense pas avoir pu, d'une façon ou d'une autre, effrayer ce colosse dépourvu d'imagination. Il est plus logique de croire que, s'il a fui, c'est parce qu'il a senti la présence d'un animal plus puissant que lui. Apprêtons-nous à recevoir une visite moins agréable encore que la première.

— Moins agréable ? fit Bill. Ce serait difficile. Que vous faut-il donc, commandant ?

À ce moment, Élane désigna une haute silhouette qui venait d'apparaître entre les arbres.

— Un tyrannosaure ! dit-elle. Voilà pourquoi le stégosaure s'est enfui.

La créature de cauchemar qui se dressait devant eux faisait immanquablement songer à un kangourou haut de six à sept mètres. Dressée sur ses puissantes pattes de derrière, elle montrait au contraire de petites pattes antérieures atrophiées. La queue énorme, traînant sur le sol, servait de contrepoids à une tête massive, tout en gueule et en crocs, faisant songer à la benne happeuse d'une grue. Les petits yeux injectés de sang, toujours en éveil, brillaient d'une férocité inouïe.

— Après le premier étage, voilà toute la maison, gouailla Bill.

Mais, déjà, le monstre avait tourné la tête vers les explorateurs et, sans que rien n'ait pu laisser prévoir son attaque, il fonça.

— Tirez, Bob ! hurla Élane. Mais tirez donc ! Lentement, visant aussi juste que possible, Morane pressa la détente du pistolet, et une fusée vint s'écraser en une gerbe étincelante sur le museau du tyrannosaure qui, soudain terrorisé, s'enfuit par bonds frénétiques, en brisant les plus basses branches sur son passage.

— Puisque nous sommes capables d'effrayer un tyrannosaure, fit remarquer Bill flegmatiquement, je crois que nous ne risquons plus rien... tant que nous aurons des fusées.

— Justement, il ne nous en reste plus que cinq ou six, dit Bob. Il nous faudra en être avare et, de toute façon, trouver aussi vite que possible le moyen d'entrer en contact avec Little America.

La marche des explorateurs reprit à travers l'univers insolite où les avait menés leur destin. Lentement, le jour se mit à décliner, et ils durent songer à s'installer pour la nuit. Morane désigna les frondaisons d'un ginkgo géant, en suggérant :

— Pour dormir, nous serons plus en sécurité dans les branches de cet arbre.

— J'ai passé l'âge de grimper aux arbres, dit Bill Ballantine, mais ce serait plus sûr, en effet. Si un tyrannosaure nous tombait dessus dans les ténèbres, nous serions jolis.

Tous trois, s'aidant l'un l'autre, gagnèrent les hautes branches du ginkgo et s'y installèrent de leur mieux. Pourtant,

la nuit ne devait pas être aussi calme qu'ils l'avaient espéré car, peu avant l'aube, ils furent tirés de leur sommeil par un bruit rythmé, clac... clac... clac..., comme si de gigantesques cisailles s'ouvraient et se refermaient.

— Que se passe-t-il ? interrogea Éleine.

— Difficile à dire, répondit Bob. Tout ce dont nous pouvons être certains, c'est qu'il s'agit d'un bruit mécanique.

Avec régularité, les claquements continuaient à se faire entendre, suivis du fracas d'énormes chutes qui ébranlaient les profondeurs de la forêt.

— Ou je me trompe complètement, dit Bill Ballantine, ou l'on est en train de couper les arbres aussi aisément que de vulgaires allumettes !

— Attendons le jour pour nous rendre compte, conseilla Morane. Pour le moment, nous avons sans doute tout à gagner à faire le mort.

Dès que l'aube fut venue, les explorateurs quittèrent leur perchoir et inspectèrent les environs. Autour d'eux la forêt était dévastée. Des arbres abattus gisaient sur le sol. Bob Morane passa la main sur la tranche d'un tronc fraîchement jeté bas et constata d'une voix songeuse :

— Cet arbre a été tranché net, avec autant de précision que si l'on avait utilisé une scie géante. Regarde !!!, toute une série de ces végétaux, pourtant gigantesques, a été ainsi rasée, comme si l'on s'était frayé un chemin à travers la forêt, sans tenter de contourner les obstacles.

— Je ne connais pas d'animal, d'une espèce vivante ou disparue, qui pourrait avoir déployé une telle force, fit Éleine.

— Remarquable travail de destruction, en effet, commenta Bill. Dix brontosaures en folie n'auraient pas été capables de l'accomplir. Toute une bande de forêt a été fauchée comme un vulgaire champ de blé.

— Puisqu'on nous a tracé un chemin, décida Morane, autant l'emprunter. L'explication du mystère viendra après. Suivons cette trouée.

— Allons-y, approuva Bill avec philosophie. Ce chemin-là ou un autre.

Ils suivaient en silence cette route jonchée d'arbres millénaires, qui semblaient avoir été coupés par une gigantesque faux, quand Morane s'arrêta soudain, les yeux rivés au sol, dont il désigna un endroit précis, en disant :

— Là, regardez, cette tache noire. On dirait...

Il s'accroupit et toucha du doigt la tache, qui pouvait avoir la largeur d'une soucoupe. Il porta son index, taché de noir, à ses narines, pour déclarer presque aussitôt :

— Je ne me trompe pas : c'est du cambouis !

VII

L'affirmation de Bob Morane était à ce point incroyable que ses deux compagnons crurent un moment qu'il plaisantait. Incrédule, Ballantine se pencha à son tour sur la tache noire, la testa du doigt, renifla et conclut lui aussi :

— Pas d'erreur, c'est bien du cambouis.

— Comme les dinosaures ne doivent pas avoir l'habitude de passer au garage pour une vidange-graissage conclut Bob, il nous faut bien admettre, si étrange que cela paraisse, qu'un véhicule motorisé est passé ici récemment. Nous avons donc retrouvé la civilisation. Reste à savoir si les conducteurs de ce mystérieux véhicule sont des amis ou des ennemis.

Élaine Marian intervint.

— J'opterais plutôt pour des ennemis, dit-elle. J'ai l'impression que, depuis quelque temps, nous sommes observés. Comme la sensation d'une menace latente.

Cette menace se matérialisa soudain dans un cri poussé par Bill.

— Un tyrannosaure ! Attention !

Le monstre, qui les épiait, avait soudain jailli d'entre les arbres, à une dizaine de mètres d'eux à peine, enjambant les troncs abattus de ses pas de géant. Il était trop près pour que Bob ait le temps de tirer son pistolet lance-fusées et, seule, la fuite était permise.

S'égaillant afin de dérouter le tyrannosaure, les deux hommes et leur compagne se mirent à détalier de toute la vitesse dont ils étaient capables. Pourtant, il était évident que l'un d'eux devait, tôt ou tard, être happé par la terrible gueule. Déjà, Élaine sentait sur elle le souffle brûlant de la brute, quand un éclatement sourd se fit entendre. Une fleur de feu jaillit au sommet de la tête du tyrannosaure qui s'écroula en avant, faisant trembler le sol dans sa chute, pour demeurer immobile, aussi mort qu'il est possible de l'être.

Les explorateurs s'étaient arrêtés. Ils se rejoignirent et considérèrent longuement le monstre vaincu, dont le crâne était calciné, comme sous l'action d'un gigantesque chalumeau oxydrique.

— Amis ou ennemis, dit Bob, ceux qui ont réussi ce coup de maître possèdent des armes particulièrement efficaces. Leur intervention nous a sauvé la vie.

— Ou, tout au moins, la mienne, précisa Élane avec un tremblement d'émotion rétrospective.

— Le tyrannosaure nous aurait sans doute tués les uns après les autres, supposa Bill. De toute façon, nous sommes saufs, et cela seul compte.

— Allons l'inspecter de plus près, proposa Morane. J'aimerais savoir de quelle façon il a été abattu.

Ils allaient se diriger vers l'animal foudroyé, quand une voix sèche, amplifiée sans doute par un mégaphone, les cloua sur place.

— Ne bougez pas. Vous êtes sous la menace de nos armes.

— Voilà nos semeurs de cambouis, dit Morane à voix basse. Le mieux que nous ayons à faire, je crois, c'est obéir.

Dans un fracas d'arbres brutalement abattus, une forme gigantesque et brillante apparut entre les troncs en se dandinant sur des pattes articulées.

— Un crabe géant ! s'exclama Ballantine.

— Oui, approuva Bob, un crabe. Mais un crabe mécanique.

La comparaison était juste car, si l'engin pouvait faire songer à un char d'assaut, il était dépourvu de chenilles, et les huit pattes d'acier qui lui permettaient de progresser l'assimilaient bien à un crabe. La ressemblance était encore accentuée par deux énormes pinces, également articulées, capables de couper les arbres avec autant d'aisance qu'un jardinier taille ses rosiers à l'aide d'un sécateur.

Arrivé à quelques mètres des voyageurs, le monstre de métal s'immobilisa et le dôme de matière transparente qui le sommit se souleva pour livrer passage à trois personnages vêtus de combinaisons bleues, d'aspect militaire, et coiffés de casques de même couleur. Deux d'entre eux tenaient des engins

ressemblant fort à des mitraillettes mais qui, selon toute évidence, n'en étaient point.

— Des hommes ! balbutia Éleine Marian. Ce sont des hommes !

— À qui vous attendiez-vous à avoir affaire ? dit Bill Ballantine non sans une certaine brusquerie. À des Martiens ?

— Tout ce qui compte, coupa Morane, c'est qu'il s'agisse d'hommes. De toute façon, nous parviendrons mieux à nous entendre avec eux qu'avec des dinosaures. Ils sont parfaitement équipés. Sans doute s'agit-il de soldats.

Bob s'était avancé vers les trois inconnus, pour demander, en anglais :

— Qui êtes-vous ?

Celui des trois hommes qui ne portait pas d'arme, et qui semblait commander les autres, répondit d'un ton bref :

— Vous n'avez pas à poser de questions. Vous êtes nos prisonniers. Suivez-nous, et sachez qu'à la moindre tentative de fuite nous n'hésiterons pas à vous abattre.

La surprise fondit à nouveau sur Morane, car ce n'était pas en anglais qu'il lui avait été répondu, mais en français.

Tandis que les explorateurs, tenus sous la menace des pseudo mitraillettes, se dirigeaient vers le crabe mécanique, Éleine Marian demanda avec agitation :

— À votre avis, Bob, quels peuvent bien être ces gens ?

— Peut-être d'anciens Muvians échappés aux cataclysmes, suggéra Bill Ballantine.

— C'est ça, approuva Bob d'un ton sarcastique, et ces Muvians se seraient mis à parler français par on ne sait quel miracle. La méthode Assimil peut-être. Soyons sérieux. Il doit y avoir une explication toute différente.

Ce conciliabule fut interrompu par un des inconnus qui commanda, toujours en français :

— Montez là bord et, surtout, n'essayez pas de résister.

— Soyez sans crainte, mon vieux, répondit Morane, nous n'avons pas envie de nous créer des ennuis. Vous êtes les plus forts, du moins pour le moment.

Gravissant une étroite échelle métallique, les naufragés de l'Antarctique s'introduisirent à l'intérieur du véhicule, pour

prendre place dans une petite pièce circulaire ressemblant à n'importe quel poste de pilotage. Un des inconnus s'installa aux commandes et le monstrueux appareil s'ébranla.

Bill Ballantine poussa un gros soupir.

— Décidément, fit-il, alors que je serais heureux de pouvoir déguster une bonne salade de crabes, c'est moi qui suis englouti par un animal du même nom. Qu'il soit ou non mécanique ne change rien à l'affaire. Croyez-vous qu'ils vont nous donner à manger, commandant ? Je commence à avoir la soute à biscuits singulièrement légère.

— La gourmandise te perdra, mon vieux Bill, remarqua Morane avec indifférence. Tout ce que nous pouvons faire pour le moment, c'est attendre les événements avec patience.

Cisaillant les arbres qui lui barraient la route et enjambant avec aisance les troncs abattus, le crabe continuait sa progression.

Élaine étancha la sueur collant à son front quelques mèches de cheveux blonds.

— On se croirait dans une étuve, dit-elle.

— Je fonds comme un tas de neige au soleil, appuya Bill Ballantine, et je ne sais ce que je donnerais pour un grand verre de whisky-soda avec dedans un morceau de glace assez grand pour faire couler un porte-avions.

Bob Morane passa la langue sur les lèvres, mais sans rien dire. Pour la première fois cependant, il se sentait au moins un goût égal à celui de son ami pour les whiskies-soda bien glacés. Mais il eût également aimé avoir à ses côtés une voyante extralucide et sa boule de cristal, pour y lire le nom de l'endroit où on les conduisait.

*

Pendant plusieurs heures, le crabe devait progresser à travers la jungle, coupant ou renversant impitoyablement tout végétal se dressant sur son passage. Enfin, il atteignit la rive d'un lac aux eaux tranquilles, au centre duquel s'élevait, sur une île, une étrange cité qui, de loin, paraissait construite en métal. Parfaitement amphibie, le véhicule traversa le lac et s'arrêta sur

une large esplanade. Le conducteur et ses subordonnés mirent d'abord pied à terre, puis ils firent sortir Morane et ses deux compagnons.

Le spectacle qui s'offrit alors à leurs yeux avait de quoi plonger dans la stupeur les plus blasés. Une ville moderne s'érigait là, conçue dans le plus pur style futuriste, composée d'un agglomérat parfaitement ordonné de buildings entourant une tour centrale dont le sommet, couronné d'antennes, dominait majestueusement l'ensemble.

— Une ville, ici ! s'était exclamé Élane. Comment expliquer un tel phénomène ?

— C'est de la fantasmagorie, appuya Bill Ballantine. On se croirait au moins en l'an 2000. Je crois que nous continuons à rêver et que, tôt ou tard, nous allons nous réveiller.

À ce moment, un homme grand et maigre, sans âge, au crâne complètement chauve, descendit l'escalier monumental conduisant à l'esplanade. Il était encadré de deux soldats armés et, comme eux, portait une combinaison bleue, de coupe militaire. Seule, une large ceinture rouge le distinguait des autres, et aussi une expression d'autorité sereine.

— Voilà le comité de réception, gouailla Morane.

L'homme chauve s'arrêta devant les trois voyageurs et les considéra longuement, d'un air grave et attentif, puis il s'inclina et dit :

— Je suis le professeur Blaise du Pont d'Arc.

Mademoiselle, messieurs, vous êtes mes prisonniers, ou mes hôtes, suivant votre vouloir. De toute façon, soyez les bienvenus dans ma cité de Paris.

Se penchant vers Morane, Bill Ballantine lui souffla, assez bas pour n'être entendu que de lui seul :

— Aucune erreur, nous avons affaire à un cinglé. Si cette ville est Paris, moi je suis Louis XIV et Napoléon réunis.

Remarquant l'étonnement que ses paroles avaient fait naître sur les visages de ses interlocuteurs, Blaise du Pont d'Arc poursuivit, avec un léger sourire :

— Je comprends votre perplexité. Bientôt, vous aurez l'explication de tout ceci. Si vous voulez me suivre...

Les trois voyageurs obéirent à cette prière, qui était également un ordre et, sur les talons de l'énigmatique personnage, ils pénétrèrent à l'intérieur de la cité.

— Si nous sommes à Paris, plaisanta Bill, peut-être notre homme va-t-il nous conduire à Montmartre, pour nous offrir un plantureux repas dans un restaurant à la mode.

— Tout cela est bien étrange, fit Morane, sérieusement. Tout ce que nous voyons témoigne d'une civilisation assez en avance sur la nôtre. Où pouvons-nous bien être ?

— Aucune erreur, appuya Élane Marian, nous allons de surprise en surprise. Une ville ultra-moderne, au sein d'une forêt tropicale, et une ville qui s'appelle Paris encore, en plein cœur du pôle Sud, il y a de quoi se demander si l'on a toute sa raison.

Tout en les précédant d'un pas vif, Blaise du Pont d'Arc leur faisait, au passage, les honneurs de la cité, leur désignant au passage l'un ou l'autre des bâtiments.

— Ici, vous voyez notre Centre de Recherches solaires. Là-bas, notre usine d'aliments synthétiques.

Contrairement à ce qu'il paraissait en raison du gigantisme de ses immeubles, la ville n'était guère vaste, et bientôt ils atteignirent la tour dominant tous les autres bâtiments de sa masse imposante. Sans que du Pont d'Arc eût esquissé le moindre mouvement, la porte monumentale s'escamota et ils purent pénétrer dans un vaste hall aux murs nus et au sol pavé de dalles translucides, d'où sourdait une douce lumière.

— C'est dans cette tour que se trouvent mes bureaux et mes laboratoires, expliqua l'homme chauve. Suivez-moi là-haut et votre curiosité sera définitivement satisfaite.

— Je vous préviens, commandant, souffla Bill Ballantine à l'adresse de Morane, que si nous découvrons dans cette bicoque un ascenseur avec une mignonne petite hôtesse en livrée, je deviens vert de saisissement.

L'Écossais ne devait pas aller jusqu'à cet extrême, car ce ne fut pas un ascenseur qui les mena au sommet de la tour, mais une série d'escaliers roulants. Leur guide s'arrêta devant une porte qui, comme douée d'intelligence, s'ouvrit d'elle-même.

— Si vous voulez entrer dans mon modeste logis, fit du Pont d’Arc en s’effaçant.

Le « modeste logis » en question était une grande salle aux meubles d’un modernisme un peu trop agressif au goût de Morane, mais où le confort et la paix régnaient en maîtres. Par de larges baies vitrées on avait vue sur la cité, le lac et les lointains de la vallée.

Du Pont d’Arc désigna des sièges à ses hôtes, en disant :

— Vous devez être affamés. Je vais donner des ordres pour qu’un repas substantiel vous soit servi. Que désirez-vous manger ?

Élaine, Morane et Ballantine se consultèrent du regard, et ils eurent aussitôt la certitude qu’une commune fringale les unissait.

— Nous nous en rapportons au bon goût de vos serviteurs, dit Bob. Pour ma part, je suis à ce point affamé que je me sens de taille à disputer ma pitance à un tyrannosaure.

— En ce qui me concerne, dit à son tour Ballantine en riant, mon choix irait volontiers à un triple *hot-dog* avec pickles. Mais je me contenterai d’autre chose.

— Pas du tout, assura du Pont d’Arc en continuant à sourire. Il est tout à fait normal que vous ayez vos préférences. On va vous servir un *hot-dog* dont vous me direz des nouvelles.

Le maître de l’étrange cité pressa du doigt un des boutons du combiné placé sur son bureau, et il donna quelques ordres rapides. Ensuite, il se carra dans son fauteuil, pour continuer :

— Quand vous aurez mangé à votre faim, je vous donnerai tous les éclaircissements que vous attendez de moi. C’est une assez longue histoire, qui commence à la fin du siècle dernier.

VIII

La porte s'ouvrit et un serviteur déposa sur la table un plateau chargé de nourritures et de boissons. Bill Ballantine qui, pourtant, ne s'étonnait pas facilement, faillit choir de son siège en découvrant que son désir avait été exaucé : parmi les mets garnissant le plateau figuraient des *hot-dogs* et ni les pickles ni la moutarde n'y manquaient.

Quand les explorateurs eurent apaisé leur faim, leur hôte s'approcha d'un petit bar et mit le comble à leur ahurissement en demandant :

— Fine champagne, armagnac ou whisky ?

Pendant que Bill, qui n'en revenait toujours pas, dégustait avec respect la liqueur ambrée si chère à son cœur d'Écossais, Blaise du Pont d'Arc commença son récit.

— Donc, comme je vous le disais, cela remonte à la fin du siècle dernier. Mon père, chimiste et ingénieur comme je le suis moi-même, faisait alors preuve d'une telle audace dans ses recherches que les découvertes qu'il avait faites étaient bien en avance sur la science de son temps.

» Ne vivant que pour son travail, il passait des jours entiers et une grande partie de ses nuits dans son laboratoire du château du Pont d'Arc, dans le Massif Central. Entre autres importantes découvertes, il avait trouvé le moyen de capter l'énergie solaire pour s'en servir à des fins utilitaires.

» Persuadé que ses inventions allaient révolutionner le monde et apporter à l'humanité le bien-être auquel elle aspirait, mon père, qui était membre de l'Académie des sciences, rédigea un mémoire sur ses découvertes et le lut au cours d'une réunion de cet organisme. Cela fit sensation, mais pas tout à fait comme vous pourriez le croire.

Élaine Marian, qui buvait les paroles du narrateur, hocha la tête, pour murmurer pensivement :

— Je vois ce qui a dû se passer. Décidément, ces messieurs de la science officielle étaient déjà, il y a trois quarts de siècle, aussi routiniers que ceux d'aujourd'hui.

— Mon père, poursuivait du Pont d'Arc, se heurta donc à l'incompréhension et au parti pris de ses collègues. Le président de l'Académie, dans un discours demeuré célèbre, ridiculisa les découvertes présentées par mon père et, en conclusion, déclara publiquement qu'il n'était qu'un rêveur. Il laissa même sous-entendre que son exposé n'était qu'un tissu de supercherie indigne d'un savant.

» Cette attitude inadmissible des hommes de science, qui refusaient a priori d'admettre qu'un esprit supérieur au leur eût réussi à découvrir l'indécouvrable, heurta violemment mon père. Ce qui mit le comble à son indignation fut le fait qu'on l'accusa de simuler de telles découvertes afin d'escroquer d'éventuels commanditaires. Calomnie d'autant plus grande que mon père, homme intègre, possédait en outre une fortune personnelle considérable. La presse s'empara de l'affaire, et ce fut à qui ferait le compte rendu le plus venimeux, voire le plus injurieux. Ces articles, qui prouvent combien il est difficile de faire le bonheur des hommes malgré eux, furent découpés et encadrés par mon père. Il les plaça dans ce bureau, qui fut le sien jusqu'à sa mort.

Tout en parlant, le maître de la Cité de l'Antarctique désignait une série de tableaux pendus aux murs, qui présentaient lesdits articles, et dont les cadres vieillots contrastaient violemment avec le style ultra-moderne de la pièce.

— Et comment votre père est-il parvenu jusqu'ici ? interrogea Morane.

— J'y arrive. Profondément outré du comportement partiel de ses collègues, mon père regagna son repaire du Massif Central. Dans le plus grand secret il construisait, avec l'aide d'amis sûrs, une machine volante dont il avait dressé les plans et qui était mue par l'énergie solaire.

« À cette époque, je n'étais encore qu'un tout petit enfant, mais je me passionnais déjà pour la science, et souvent je me

faufilais dans l'atelier bourdonnant d'activité pour suivre, émerveillé, les progrès des travaux.

Du Pont d'Arc interrompit son récit pour remplir les verres de ses hôtes. Ensuite, il reprit :

— Quand tout fut terminé, mon père réalisa le dessein qu'il avait formé. En compagnie de sa famille et de ses collaborateurs les plus fidèles, il prit place dans la machine volante et nous quittâmes le monde civilisé sans espoir de retour. Nous gagnâmes cette vallée, découverte quelques années auparavant par un explorateur, qui, avant de mourir, en avait confié le secret à mon père. Je me souviendrai toujours du ton ému avec lequel mon père déclara, en prenant possession de ce domaine : « Voilà maintenant notre nouvelle patrie. »

— Vous n'avez tout de même pas oublié la France, remarqua Bob, puisque vous avez donné le nom de Paris à cette cité.

— Qui peut oublier être Français ? répondit gravement du Pont d'Arc.

Il fit un silence, pour reprendre aussitôt :

— Avec l'esprit charitable qui était le sien, mon père recueillit des explorateurs polaires perdus dans l'immensité glacée. Ses machines volantes survolèrent les océans pour secourir les naufragés et les amener ici. Tous ces gens venaient, de gré ou de force, grossir la population de la Nouvelle Paris, comme nous avons baptisé la cité qui, petit à petit, s'élevait au cœur de cette vallée sauvage, hantée jusqu'alors seulement par des monstres d'un autre âge miraculeusement préservés de la destruction.

— Vous venez de dire, glissa Élane, que ces gens venaient, de gré ou de force, grossir la population de la Nouvelle Paris. Pourquoi de force ?

— Parce que, si un seul de ces hommes avait pu regagner le monde extérieur, il n'aurait pas manqué de révéler l'existence de cette colonie, et c'en aurait été fini de notre isolement. Mais laissez-moi continuer mon récit.

» D'importants gisements de minerais, découverts dans le sous-sol de la vallée, nous permettaient de trouver toutes les matières premières dont nous avons besoin. Et, en outre – vous

avez pu le constater –, nos essais en matière de nourriture synthétique furent pleinement couronnés de succès.

» Depuis, les années se sont écoulées. Mon père est mort et je lui ai succédé à la tête de la colonie. La Nouvelle Paris est devenue telle que vous pouvez la voir aujourd’hui et nous vivions parfaitement heureux.

– Heureux ? fit Élane Marian d’un air de doute.

Est-ce possible ? Qui peut se vanter d’être parfaitement heureux ?

– J’ai dit que nous *vivions* parfaitement heureux, corrigea du Pont d’Arc, et nous l’étions, je vous l’assure. Hélas, voilà plusieurs années déjà, une violente discussion m’opposa au colonel Sangart, le chef de notre minuscule armée. Selon Sangart, la vallée serait tôt ou tard découverte. Il nous fallait déclarer la guerre au reste du monde – nos armes solaires nous donnant la possibilité de vaincre – et lui imposer notre loi avant d’être nous-mêmes réduits en esclavage.

– Voilà un militaire qui n’y va pas par quatre chemins ! remarqua Bill Ballantine. Déclarer la guerre au monde entier. Fichtre !

– J’ai refusé de suivre le colonel dans cette voie, continua du Pont d’Arc en ignorant l’interruption de l’Écossais. Suivant la noble tradition établie par mon père, j’aurais eu honte d’établir notre sécurité sur des cadavres et des ruines. Mortellement vexé de mon refus, Sangart entra en révolte ouverte. Avec quelques hommes qu’il avait réussi à rallier à sa cause, il alla se réfugier dans une vieille cité souterraine, de l’autre côté du lac, et il s’en fit un repaire.

– Cet homme me paraît dénué de tout scrupule, nota Bob Morane. Ce doit être lui qui, systématiquement, fait détruire les avions qui survolent la vallée, ou tentent de la survoler. Nous-mêmes avons été ses victimes !

– C’est exact, approuva du Pont d’Arc. Le colonel Sangart ne reculera devant rien pour réaliser ses plans. Tôt ou tard, usant de puissantes bulles de lumière, il mettra l’Univers à feu et à sang. Quand il jugera l’heure venue, il attaquera, et je ne puis songer sans frémir à ce qui arrivera alors.

Sur les dernières paroles de Blaise du Pont d'Arc, un lourd silence s'était établi dans la pièce. Ce fut Bob Morane qui le rompit, en objectant :

— Faire la guerre au monde ? Croyez-vous que cela soit si simple ? Le colonel Sangart ne dispose pas de nombreuses troupes ; une poignée d'hommes tout au plus, tandis que là-bas, d'où nous venons, il y a des armées puissantes, bien entraînées et disposant d'engins de destructions terrifiants.

Blaise du Pont d'Arc haussa les épaules.

— Ces armes ne sont rien à côté des nôtres. Le colonel Sangart n'a qu'à presser sur un bouton pour paralyser toutes les armes de la Terre. Une seule bulle solaire, téléguidée, peut détruire en quelques secondes des cités comme New York, Paris, Londres ou Moscou, anéantir des millions d'êtres humains.

— Ne pourrait-on discuter avec ce Sangart, suggéra Élane, lui faire comprendre tout ce que son attitude a d'odieux ?

— Ce serait bien difficile. Après notre querelle, Sangart est parti sans vouloir entendre raison. C'est un égoïste et un orgueilleux. En outre, il faudrait commencer par le rencontrer et son repaire est bien défendu. L'audacieux qui s'y risquerait serait mort avant d'arriver jusqu'à lui.

— Voire, lança Bob, une lueur de détermination dans le regard. Il n'y a pas de place forte, si bien gardée qu'elle soit, où deux hommes courageux et rusés ne puissent s'introduire.

Tout en parlant, Morane lançait un rapide coup d'œil à son ami, comme pour le consulter. D'un hochement de tête, Bill marqua son accord à la tacite interrogation du Français.

— Si vous le voulez, proposa Morane à l'adresse du Pont d'Arc, Bill et moi-même allons tenter de joindre le colonel Sangart dans sa forteresse et de vous l'amener ici. Peut-être alors pourrez-vous lui faire réviser ses conceptions sanguinaires ou, le cas échéant, le réduire à l'impuissance.

Blaise du Pont d'Arc dévisagea les deux hommes qui se tenaient devant lui, et il lut sur leurs visages tant d'énergie et

d'assurance tranquille, tant de mépris du danger et tant de loyauté qu'il en fut ébranlé.

— Je ne doute pas de votre courage, messieurs, dit-il enfin, et j'aimerais accepter votre aide. Malheureusement, cela m'est impossible.

— Impossible ? releva Bob. Rien n'est impossible.

En proie à une évidente perplexité, du Pont d'Arc se prit la tête entre les mains et demeura quelques instants profondément songeur. Finalement, il sortit de son mutisme, pour répondre :

— C'est impossible parce qu'une règle inflexible exige que tous ceux qui pénètrent dans cette cité ne puissent en sortir. Qui me prouve que, quand vous serez libres, vous ne tenterez pas de fuir ? L'œuvre de mon père m'est sacrée, et elle demeure à la merci de la moindre indiscretion.

— Vous avez notre parole que Bill et moi-même reviendrons ici quoi qu'il arrive, assura gravement Morane.

— J'ai une proposition à vous faire, intervint Éleine Marian. Remarquez que Bob a proposé de partir seul, avec Bill. Moi-même je demeurerai ici, en otage, comme gage de leur bonne foi, dont je répons d'ailleurs formellement.

Bien qu'à demi convaincu, du Pont d'Arc hésitait encore.

— Ce que je me demande, dit-il lentement, c'est pourquoi, à peine arrivés ici, vous m'offrez de tenter la capture de Sangart. C'est là une entreprise périlleuse dans laquelle vous avez neuf chances sur dix de laisser la vie ?

— C'est simple, repartit Morane. Puisque le colonel possède d'aussi prodigieux moyens de destruction, il faut à tout prix l'empêcher de déclencher une action meurtrière. En outre, Bill et moi avons une certaine habitude de ce genre de raids de commandos.

Brusquement, du Pont d'Arc prit son parti.

— J'ai confiance en vous, déclara-t-il d'une voix ferme, et vos explications me décident à risquer l'aventure.

Il se leva et s'approcha d'une des baies qui éclairaient la pièce et invita ses hôtes à venir le rejoindre.

— Vous voyez ces falaises qui surplombent le lac, là-bas, vers l'est ? dit-il. C'est dans des grottes qui y sont creusées que

Sangart et ses complices ont trouvé refuge. Ces cavernes avaient été aménagées jadis pour servir de réduit au cas où la vallée serait envahie. Pour y pénétrer, un seul chemin : celui qui passe par le lac.

» Cette voie est hérissée de dangers, reprit le maître de la Cité de l'Antarctique. Pour parvenir à l'entrée des cavernes, vous devrez traverser une forêt lacustre hantée par des monstres amphibies. Plus tard, il vous faudra affronter le peuple des cavernes.

— Rassurez-vous, intervint encore Élane, mes deux amis surmonteront tous ces obstacles, ou bien personne n'est capable de les surmonter.

Blaise du Pont d'Arc poussa un profond soupir.

— Que le Ciel vous entende, miss ! Je vais vous faire conduire tous trois aux quartiers qui vous ont été réservés. Demain, nous mettrons au point notre plan de bataille.

IX

Le lendemain matin, quand Éleine Marian quitta sa chambre pour rejoindre ses deux compagnons et prendre le petit déjeuner avec eux, elle les trouva vêtus d'une combinaison spéciale et prêts pour le départ.

— Excusez-nous de ne pas vous avoir attendu Éleine, dit Morane. Nous tenions à partir aussitôt que possible, car le temps presse. Surtout, ne soyez pas inquiète à notre sujet. Grâce au professeur du Pont d'Arc, nous sommes équipés de telle façon que nous pourrons nous jouer aisément de tous les obstacles.

— Les moyens que je puis mettre à votre disposition sont bien faibles au regard des périls qui vous attendent, fit du Pont d'Arc avec un mince sourire. Naturellement, ces combinaisons sont d'une étanchéité absolue et vos réserves d'oxygène vous permettront de demeurer sous l'eau aussi longtemps que vous le voudrez, car elles se renouvellent automatiquement. Les lampes fixées à vos casques ne sont pas inépuisables. Cependant, elles peuvent éclairer sans arrêt pendant plusieurs jours, et vous avez des batteries de rechange dans vos sacs étanches. Enfin, ces pistolets à bulles de lumière vous seront utiles, tant sous l'eau qu'à l'air libre, au cas où vous feriez de mauvaises rencontres.

Munis en outre de toutes les indications nécessaires à la réussite de leur entreprise, les deux amis s'apprêtèrent au départ. Ni Éleine ni du Pont d'Arc ne parvenaient à dissimuler leur inquiétude.

— Soyez sans crainte, assura Bill Ballantine. Nous en avons vu d'autres, le commandant et moi, et nous nous arrangerons au mieux pour nous en sortir.

Conduits par Blaise du Pont d'Arc, Bob Morane et Bill Ballantine gagnèrent le bord du lac et chaussèrent leurs palmes. Ensuite, après un dernier signe de la main, ils s'enfoncèrent résolument dans les profondeurs aquatiques. Ils nageaient à

cinq ou six mètres de profondeur à peine et la lumière du jour leur parvenait avec encore assez d'intensité pour qu'ils n'eussent pas à allumer leurs lampes. Le minuscule réacteur fixé à leurs reins leur permettait d'avancer sans le moindre effort.

Tout d'abord, ils progressèrent à travers des champs d'algues, qu'il fallait écarter parfois de la main pour se frayer un passage. Des milliers de poissons aux formes inconnues, aux couleurs chatoyantes, filaient devant eux à grands coups de nageoires.

Soudain, les poissons s'égaillèrent dans toutes les directions, avec une énergie dont ils n'avaient pas encore fait montre jusqu'alors. Instinctivement, Morane se retourna vers Bill, qui le suivait à peu de distance. Un gigantesque serpent marin au corps bariolé, à la gueule de dragon chinois, s'était enroulé autour du corps de l'Écossais, qui se défendait de toute sa force, mais sans parvenir à s'arracher à l'étreinte des redoutables anneaux.

« Le monstre va l'entraîner, songea Morane, et je ne puis tirer d'aussi loin sans risquer d'atteindre Bill. »

Résolument, il mit son réacteur au maximum de puissance et rejoignit son compagnon, luttant toujours contre son agresseur. À ce moment, le serpent tourna vers Bob un mufler de cauchemar, barbelé de dents pareilles à des poignards. Les canines supérieures, pointant vers le bas, faisaient inmanquablement songer aux défenses d'un morse. Déjà cependant, le Français avait sorti son pistolet et l'avait déchargé à bout portant dans la gueule béante.

Blaise du Pont d'Arc ne s'était pas vanté en parlant de l'efficacité des pistolets à bulles de lumière. La tête du monstre vola littéralement en éclats, les anneaux se dénouèrent et le grand corps bariolé descendit lentement vers le fond.

« Je suis arrivé juste à temps, murmura Bob pour lui-même. Pourvu que Bill soit sauf ! »

Comme Ballantine semblait avoir soudain perdu connaissance, Morane l'agrippa par la ceinture et s'assura que son appareil à oxygène n'avait pas été endommagé au cours du combat. Les craintes de Bob devaient cependant se révéler

vaines, car le géant recouvra rapidement ses sens et les deux amis purent poursuivre leur route.

Il ne devait pas y avoir de nouvelle alerte, et ce fut sans encombre qu'ils atteignirent l'entrée des cavernes immergées donnant accès au repaire du colonel Sangart.

Longtemps, ils errèrent dans les grottes sous-marines, où ils pouvaient cependant se diriger grâce aux renseignements fournis par du Pont d'Arc. Finalement, ils atteignirent un endroit où, sculpté dans la muraille, un masque de démon grimaçait, au-dessus du débouché d'une étroite galerie. Ils s'enfoncèrent dans cette galerie et, bientôt, ils émergèrent à l'air libre, au bord d'une grande caverne dont leurs lampes fouillèrent les ténèbres.

Ils venaient à peine de se débarrasser de leur équipement sous-marin qu'un cri, déjà entendu précédemment, les fit tressaillir. C'était un youk-youk ! sonore, plaintif presque.

— Encore les Youk-Youk, fit Bill. Nous allons avoir le peuple des cavernes sur le dos et j'ai bien peur que, cette fois, nous soyons forcés de nous battre.

— Ce n'est pas si certain, Bill, répondit Morane. Écoute donc. Ce n'est pas le youk-youk ! habituel, strident, menaçant. On dirait cette fois un appel de détresse. Et cela ne vient pas de bien loin. Allons jeter un coup d'œil.

— Méfions-nous, commandant, recommanda Bill. Il s'agit peut-être d'un piège.

— Pourquoi les Youk-Youk nous tendraient-ils un piège ? rétorqua Bob. Ils doivent ignorer notre présence ici.

Mal convaincu, l'Écossais suivit son compagnon à travers les grottes dont, seuls, les faisceaux de leurs lampes creusaient la nuit. Guidés par les cris, qui ne cessaient de retentir à intervalles plus ou moins réguliers, ils débouchèrent bientôt dans une salle illuminée par des champignons phosphorescents.

Bob Morane ne s'était guère trompé : les cris qu'ils avaient perçus étaient bien des appels de détresse car, à quelques mètres d'eux, un nain des cavernes gisait sur le sol, cerné par des araignées géantes, qui l'entouraient de leurs fils, le ligotant petit à petit, entravant leur proie qui se débattait en vain, en poussant des youk-youk ! de plus en plus désespérés.

*

Au spectacle du pauvre être emmailloté à présent comme un nourrisson par les monstrueux arachnides, Bob Morane et Bill Ballantine ne purent réprimer un sursaut d'horreur.

Il faut le secourir ! lança Bill.

— N'utilisons pas nos pistolets, recommanda Morane. Nous pourrions atteindre le pygmée. Écrasons plutôt ces vilaines bêtes à coups de talon.

Tout en parlant, les deux hommes s'étaient élancés au secours du Youk-Youk et entreprenaient de mettre en fuite les araignées, qui atteignaient la taille d'un chat. Elles se défendirent énergiquement, plantant leurs crochets dans les bottes des deux hommes, mais sans parvenir heureusement à en percer le caoutchouc épais. Un certain nombre furent écrasées à coups de talon, les plus éloignées du nain, carbonisées à coups de pistolets à bulles de lumière. Les autres regagnèrent leurs trous dans les rochers, et Bob et Bill purent s'occuper du Youk-Youk, qui ne semblait heureusement pas avoir été mordu.

Tandis que Morane, à l'aide de son couteau, tranchait les fils de la toile tissée autour du nain, Ballantine écrasait de quelques ultimes coups de talon les dernières araignées demeurées agressives.

— Sapristi, grognait le géant, c'est bien dommage que mon grand-oncle – paix à ses cendres ! – ne soit pas ici. Depuis sa plus tendre enfance il collectionnait les arachnides et je suis certain qu'il aurait donné une fortune pour en posséder une de cette espèce géante. Personnellement, je préfère les voir en bouillie. Comment va notre Youk-Youk, commandant ?

— Pas trop mal, me semble-t-il, assura Bob. Il n'a pas été mordu et me paraît légèrement choqué seulement. On le serait à moins.

En chancelant, le pygmée se redressa, soutenu par Bob, et parvint à se mettre debout. Il dévisagea avec gratitude ses sauveurs, qui perçurent nettement ces mots :

— Merci, étrangers. Vous m'avez sauvé des rets des Arakhs. Sans vous, elles me dévoreraient. Je suis désormais votre esclave.

— Ah ça ! s'exclama Morane, stupéfait, voilà que je comprends le langage youk-youk à présent ! As-tu compris également, Bill ?

— J'ai compris également. Mais ce que je me demande, c'est où diable cette créature des cavernes a pu apprendre l'anglais.

— Pas du tout, rectifia Morane. Il nous a parlé en français.

— Et moi, commandant, je vous affirme que c'est en anglais qu'il s'est adressé à nous. Aucune erreur là-dessus.

Pendant un moment, Bob Morane demeura songeur, puis tout s'éclaira soudain.

— J'y suis ! dit-il. Inutile de nous quereller à ce sujet. En réalité, tu as dû le remarquer comme moi, ce nain n'a pas remué les lèvres. Il a communiqué avec nous par télépathie...

Par télépathie ? répéta Ballantine en observant son ami d'un air soupçonneux.

— Ces êtres doivent être les descendants des anciens Muvians, tenta d'expliquer Morane, et ils ont sans doute conservé certains secrets de cette civilisation aujourd'hui perdue. Au lieu d'employer le langage articulé, ils envoient vers nous des ondes de pensée, que capte notre cerveau. L'habitude de se faire comprendre de cette façon les a amenés peu à peu à perdre l'usage de la parole. Seul leur est resté ce cri qui nous a tant intrigués au début et qui leur sert, suivant l'intonation qu'ils y mettent, à exprimer la peur, la colère, la menace, ou tout autre sentiment. Voilà pourquoi nous avons traduit, chacun dans notre propre langue, ce que notre protégé voulait nous faire comprendre. Il est probable d'ailleurs qu'il soit capable de saisir notre pensée de la même façon. Il suffit de tenter l'expérience.

Se concentrant, Morane pensa de toutes ses forces :

« Est-il possible que vous compreniez mes pensées comme je comprends les vôtres ? »

La réponse fut immédiate, et le dialogue s'engagea sans qu'aucun des deux interlocuteurs ne proférât le moindre son.

« Certainement... Je vous comprends sans difficulté... N'est-ce pas naturel ? »

« Si vous voulez... Êtes-vous maintenant tout à fait bien ? »

« Très bien. Faites-moi une grâce, étrangers. Venez avec moi afin que je vous fasse faire la connaissance de mon peuple. Vous m'avez sauvé la vie et je voudrais que tous mes frères vous remercient. »

— Allons, dit Bob tout haut, à l'adresse de Ballantine, suivons donc ce nain vert, mon vieux Bill. Il veut nous mener à sa tribu.

— Le risque est peut-être gros, objecta l'Écossais.

— Je ne le crois pas, trancha Bob tranquillement. Nous nous sommes fait un ami et un allié. C'est précieux cela. Profitons-en.

— Soit, se résigna Ballantine. Faisons la connaissance de papa youk-youk, de maman youk-youk et des petits frères et petites sœurs youk-youk. Peut-être bien, commandant, que cela se passera comme dans certaines tribus africaines. En signe de reconnaissance, le chef vous offrira sa fille en mariage. Et vous devrez ramener en Europe une fascinante fiancée de quatre-vingts centimètres de haut, aux yeux en boules de loto et d'un beau vert phosphorescent, qui vous servira de lampe de chevet quand le soir sera tombé.

X

— Allons-nous encore devoir marcher longtemps dans ces cavernes ? grogna Bill Ballantine. Voilà plus d'une heure que ça dure, et vous ne m'ôterez pas de l'idée, commandant, qu'il y a du louche sous tout cela et que nous courons droit vers un traquenard.

— Ce que tu peux être pessimiste parfois ! dit Bob Morane avec un haussement d'épaules. D'ailleurs, nous serons bientôt édifiés. J'ai l'impression que nous touchons au but. Entends-tu ces cris ?

De frénétiques youk-youk retentissaient en effet, leur son devenant assourdissant au fur et à mesure que les deux explorateurs et leur guide continuaient à avancer. Bientôt, tous trois pénétrèrent dans une salle voûtée, aux parois creusées de niches, et qui devait servir de quartier général au peuple des cavernes. À la vue des deux étrangers, tous les pygmées présents se saisirent de leurs lances de pierre.

— Je vous avais dit que les choses allaient se gâter, commandant, dit Ballantine en esquissant un mouvement de recul. C'est le moment de dégainer nos pistolets.

— Calme-toi, mon vieux, dit Bob. Pour ma part, je suis persuadé qu'ils ne nous toucheront pas. Par prudence, concentrons-nous pour essayer de saisir les pensées qu'ils vont échanger.

Le Youk-Youk qu'ils avaient sauvé des pattes des araignées géantes leva le bras pour calmer l'agitation de ces congénères et Bob et son ami perçurent :

« Laissez vos armes, mes frères. Ces deux êtres venus d'un autre monde sont intervenus alors que les Arakhs m'avaient capturé et allaient me dévorer. La reconnaissance nous les rend sacrés. »

Un léger flottement eut lieu parmi les Youk-Youk.

L'un d'eux, qui paraissait plus âgé que les autres, se détacha de la foule et s'approcha des explorateurs, qui comprirent aussitôt sa pensée.

« Vous avez sauvé la vie de Nahal, mon fils. Soyez-en remerciés. Tout le peuple des Pfangs, dont je suis le chef, vous accueille ici en amis. Pouvons-nous, d'une façon ou d'une autre, vous prouver notre reconnaissance ? »

— Je t'avais bien dit, Bill, que nous n'avions rien à craindre ! triompha Morane. Ces braves Pfangs, puisqu'ils se nomment ainsi, sont maintenant acquis à notre cause, et leur aide nous sera sans doute précieuse.

Après ces paroles, Bob reprit le seul langage que comprenait le chef des pygmées et lui transmit :

« Des êtres semblables à nous habitent les falaises surmontant ces cavernes. Nous voulons arriver jusqu'à eux sans qu'ils s'en rendent compte. Les Pfangs peuvent-ils nous aider à les rejoindre ? »

« Nous le pouvons, répondit le chef. Moi-même, je vous conduirai. Pour atteindre l'endroit où vous voulez aller, il nous faudra traverser le Pays des Dieux Défunts. Quand voulez-vous vous mettre en marche ? »

— Tout de suite ! » déclara Morane avec empressement.

Immédiatement, le chef prit la tête de l'expédition et, suivi de ses sujets, qui examinaient les étrangers avec une curiosité un peu encombrante, il chemina à travers le labyrinthe des grottes. Pendant qu'ils avançaient, Bill interrogea, à l'adresse de Morane :

— À votre avis, commandant, qu'est-ce que ce Pays des Dieux Défunts ?

— Pas la moindre idée, mon vieux Bill. Dans cette étrange contrée, il faut s'attendre aux choses les plus extraordinaires.

Bientôt, le chef des nains s'arrêta devant un invraisemblable amas de statues cyclopéennes entassées pêle-mêle dans les couloirs qu'elles bouchaient.

« C'est ici que commence le Pays des Dieux. Défunts », annonça le guide.

— Le Pays des Dieux Défunts ! répéta Morane à haute voix. Je comprends à présent. Les dieux en question ne sont autres que toutes ces effigies de pierre amoncelées.

— Comment ces statues peuvent-elles être entassées ici en telle quantité ? questionna Bill, intrigué.

— Si Elaine Marian était là, répondit Bob, elle pourrait échafauder différentes théories, toutes aussi plausibles les unes que les autres, et sans doute aussi fausses. En ce qui me concerne, je suppose que, voilà très longtemps, les Muvians ont cessé de croire à leurs idoles, peut-être à la suite de quelque calamité qui s'est abattue sur eux et que leurs dieux n'ont pu conjurer. Une peur superstitieuse les empêchant malgré tout de les détruire, ils ont remis ces effigies dans les cavernes...

Toujours sous la conduite des Pfangs, les deux amis se glissèrent entre les gigantesques effigies, et l'avance se continua à travers l'étrange nécropole. Parfois, il fallait ramper entre deux colonnes sculptées, d'autres fois escalader des statues ventruées pour pouvoir continuer à progresser. Finalement, le chef des pygmées s'arrêta et désigna l'imposante image d'un dieu ailé coincée entre deux fûts monumentaux.

« Cette statue ferme le Pays des Dieux Défunts. Au-delà sont les hommes que vous voulez rencontrer. »

Sur un ordre de leur chef, les Pfangs unirent leurs efforts à ceux des deux amis et entreprirent de déplacer la lourde effigie. Bientôt, le passage fut suffisant pour laisser passer un homme de forte corpulence.

Rayonnant de plaisir, le chef des Pfangs désigna l'ouverture à Morane et à Bill.

« Vous n'aurez qu'à suivre la galerie qui s'ouvre au-delà, transmit-il. Elle vous mènera au but. »

Salués par de chaleureux youk-youk !, Bob et son compagnon se glissèrent derrière la statue et disparurent aux regards des Pfangs.

— Vous aviez raison, commandant, fit Ballantine quand ils se retrouvèrent dans la nouvelle galerie. Sans le peuple des cavernes, nous aurions pu errer cent ans à travers le labyrinthe de ces grottes sans jamais trouver ce que nous cherchions.

— Nous ne sommes pas tirés d'affaire pour autant, dit Bob. Le plus dur reste sans doute à surmonter car, d'après ce que nous a dit le professeur du Pont d'Arc, ce Sangart doit être un adversaire coriace, prêt à tout pour atteindre ses buts.

— Peut-être, approuva Ballantine. Mais nous avons déjà surmonté les premiers obstacles. Abordons les autres avec confiance.

— Il nous faudra agir vite, reprit Morane, car Élane et le professeur d'Arc doivent nous attendre dans l'anxiété. Avançons.

Tout en restant sur le qui-vive – car ils savaient que le repaire de Sangart était proche – les deux amis allongèrent le pas. Bientôt, ils distinguèrent au loin une clarté diffuse qui, au fur et à mesure de leur progression, alla en s'intensifiant. Finalement, ils s'engagèrent dans un couloir à droite et à gauche duquel se découpaient des portes blindées.

— Nous voilà dans l'antre de l'adversaire, souffla Morane. Tenons-nous sur nos gardes, car je ne pense pas que nous ayons à attendre beaucoup de pitié de la part de Sangart si nous tombons en son pouvoir.

Avec précaution, ils s'engagèrent dans le couloir, que des lampes collées au plafond éclairaient.

— On dirait que la galerie se termine en cul-de-sac, murmura Bill. Qu'allons-nous faire ?

— Tu te trompes, répliqua Morane. Regarde : elle tourne à angle droit. Continuons.

À ce moment, sans même avoir le temps de réaliser ce qui se passait, Bob et Ballantine se trouvèrent nez à nez avec un soldat du colonel Sangart qui, debout au milieu du passage, les contemplait d'un air ahuri.

La surprise joua en faveur des deux amis et le soldat, sans même avoir le temps de se défendre, tomba sous un crochet du droit décoché par Bill. Pourtant, avant de sombrer dans l'inconscience, le soldat eut l'ultime réflexe de tirer son pistolet et le décharger au hasard. Une bulle de lumière frappa la muraille et éclata avec un bruit sourd, qui se répercuta longuement sous les voûtes.

— Ne moisissons pas ici, lança Morane. Le terrain va devenir brûlant avant longtemps. Puisque l'alerte est donnée, nous allons avoir une rude partie à jouer.

Ils se mirent à galoper vers l'intérieur de la forteresse, tandis que, derrière eux, attiré par le bruit de la détonation, un second soldat jaillissait par une porte soudain ouverte et se mettait à tirer dans leur direction. Par bonheur, ses coups étaient mal ajustés et les bulles de lumière éclataient contre la muraille sans atteindre les fuyards.

Bientôt Morane, qui courait de toute la vitesse dont il était capable, tourna la tête, pour constater :

— Ça se gâte. Ils sont une demi-douzaine à présent à nos trousses.

— Ils n'ont pas l'air bien doués pour la course, remarqua Bill. Nous les gagnons de vitesse.

— D'autres, alertés, viendront à notre rencontre, et nous serons faits comme des rats, répliqua Bob. Il faut absolument leur faire perdre notre trace.

À cet endroit, le couloir faisait un nouveau coude et les fuyards disparurent pour un temps aux yeux de leurs poursuivants.

— N'essayons pas d'aller plus loin, décida Morane. Ils nous rattraperaient infailliblement. Voyons s'il n'y a pas moyen d'ouvrir une de ces portes.

Fébrilement, les deux amis secouèrent en vain les poignées de plusieurs portes. Finalement, l'une d'elles céda sous une poussée de Bill et ils s'engouffrèrent derrière le battant, qu'ils repoussèrent sur eux.

Le bruit des bottes de leurs poursuivants se rapprocha, atteignit une intensité maximum, puis décrut. L'oreille collée à la porte, Bob tira la conclusion suivante :

— Ils pensent toujours nous poursuivre. Le moindre son, dans ces couloirs, provoque de tels échos qu'ils ne se sont même pas rendu compte de notre ruse. Le bruit de leurs propres pas les a empêchés de remarquer que les nôtres avaient cessé de se faire entendre.

— Bon débarras ! fit Bill. L'ennui, c'est qu'ils ne vont pas tarder à reconnaître leur erreur et à revenir de ce côté. Ils vont tout fouiller systématiquement et finiront par mettre la main sur nous...

— Cela nous procure malgré tout un répit appréciable, dit Morane. Examinons rapidement notre refuge, car ce n'est pas l'heure de lambiner...

Les deux hommes allumèrent leurs lampes, et la pièce dans laquelle ils avaient trouvé un asile provisoire se révéla être un étroit réduit aux murs nus et lisses. Quelques appareils d'un usage inconnu s'y trouvaient entreposés. À en juger par la couche de poussière qui les recouvrait, ces appareils devaient être là depuis pas mal de temps et avaient sans doute été mis au rancart.

— Aïe ! fit Bill. Nous avons évité un mal pour tomber dans un autre. Cette pièce est sans issue. Nous voilà bloqués, commandant.

— Ça m'en a tout l'air, reconnut Bob. Cherchons quand même. Il ne faut pas laisser passer la moindre chance.

Leur persévérance fut finalement récompensée. En se livrant à une inspection minutieuse de la pièce, Bill Ballantine tomba en arrêt devant un anneau presque invisible scellé dans le sol.

— Une trappe, commandant !

Morane s'agenouilla, empoigna l'anneau et, très doucement, souleva la trappe. Le faisceau de sa lampe éclaira un puits vertical dont un des côtés était garni de barreaux formant échelle.

— On y va, commandant ? demanda Bill.

— Descendons, décida Morane. De toute façon, il ne nous reste rien d'autre à faire. Pourtant, avant, barricadons la porte pour retarder les recherches.

En hâte, les deux amis poussèrent quelques-unes des lourdes machines devant la porte puis, assurés de ne pas être pris à revers, ils s'enfoncèrent dans les entrailles du puits.

Durant plusieurs minutes, ils descendirent le long du conduit vertical. Bob, qui était passé le premier, annonça finalement :

— J’ai touché le fond, Bill. Il y a un autre tunnel, horizontal celui-là. Il ne nous reste plus qu’à continuer.

Ils avaient à peine fait quelques pas dans le nouveau conduit que Morane s’immobilisa et toucha le bras de son compagnon.

— Là-bas, de la lumière ! fit-il à voix basse.

— Tant mieux, soupira l’Écossais, car je n’ai vraiment jamais eu de disposition pour jouer les taupes !

— Taisons-nous, ordonna Bob. Il ne faut pas risquer de donner l’éveil. Silencieusement, ils se mirent à ramper vers la source lumineuse. Le conduit s’arrêtait net au ras d’un mur. Bob se pencha et ne put retenir un sifflement d’étonnement. L’entrée du tunnel surplombait un hall immense, où étaient alignées une dizaine de machines volantes aux fuselages étincelants.

— Des avions ! dit Bill Ballantine, qui s’était penché par-dessus l’épaule de son ami.

— Oui, des avions, répéta Morane. Ils ne sont sans doute pas de type classique, mais ce sont des avions quand même, et cela nous connaît. Ceux-ci doivent être mus par l’énergie solaire.

— Leur pilotage doit être différent de celui des appareils auxquels nous sommes habitués, supposa Ballantine.

— Peut-être, Bill, peut-être. En attendant, le hall est désert. Approchons-nous un peu de ces coucous. Je saute ! Suis-moi.

L’un après l’autre, les deux amis se laissèrent tomber sur le sol et cherchèrent une cachette. Ils la trouvèrent presque aussitôt derrière des barils vides, d’où ils pouvaient surveiller tout ce qui se passait dans le hall.

Ils n’eurent pas longtemps à attendre, car un brouhaha de voix leur indiqua l’approche de plusieurs hommes.

Quatre personnages vêtus de combinaisons bleues, et qui devaient être des mécaniciens, s’approchèrent des appareils. Ils encadraient un cinquième individu dont l’uniforme portait des parements verts. D’un ton sec de commandement, il ordonna en montrant un des avions :

— Préparez-moi cet aéroptère ! Qu’il soit en état de voler d’ici une demi-heure !

— Ah ça ! souffla Morane, mais c’est le colonel Sangart en personne. Moustache et courte barbe noires... air dominateur...

voix impérieuse... Il répond bien à la description que nous en a faite Blaise du Pont d'Arc.

Là-bas, le colonel Sangart avait promené autour de soi un regard hautain, pour expliquer aux hommes qui l'entouraient :

— Puisqu'à présent le professeur du Pont d'Arc nous envoie des espions, je considérerai cet acte inamical comme une déclaration de guerre. J'ai donc décidé de passer à l'action sans tarder. Je vais lancer une bulle de lumière au-dessus de la Nouvelle Paris et l'anéantir complètement. Alors, nous serons définitivement maîtres de la vallée... et du monde entier ensuite !

XI

En homme habitué à ce que sa volonté tienne lieu de loi et à ce que ses ordres fussent exécutés sans discussion, le colonel Sangart n'avait pas formulé de commentaire à ses dernières paroles. Il tourna les talons et quitta le hall, laissant les mécaniciens s'affairer autour de l'aéroptère qu'il avait désigné.

Toujours dissimulés derrière leurs barils, Bob Morane et Bill Ballantine avaient échangé des regards consternés.

— Ce misérable s'apprête à détruire la Nouvelle Paris, souffla Bill en serrant les poings. Et Elaine qui nous attend là-bas, avec confiance. Vous vous souvenez, commandant, du ton sur lequel elle a dit à Blaise du Pont d'Arc : «... mes deux amis surmonteront tous ces obstacles, ou bien personne n'est capable de les surmonter... »

Une petite lueur, que Bill connaissait bien, s'était allumée dans les prunelles de Bob Morane.

— Détruire la Nouvelle Paris, murmura-t-il avec une sombre détermination, c'est vite dit, mais ce n'est pas encore fait. J'ai idée, au contraire, qu'en voulant agir avec tant de précipitation le colonel Sangart va nous fournir le moyen de mener à bien notre mission.

— Que mijotez-vous donc, commandant ? Morane esquissa un mince sourire.

— Je mijote tout simplement un petit plan qui pourrait causer une fameuse déception au colonel Sangart.

— Que comptez-vous faire exactement ? insista Bill Ballantine.

— Il nous faut payer d'audace, expliqua Bob. Puisque nous ne pouvons empêcher Sangart de s'envoler vers la Nouvelle Paris.

— Pourquoi ne pourrions-nous l'en empêcher ? interrompit Ballantine. Nous avons des armes. Quand le colonel viendra, nous sortirons de notre cachette.

Mais Morane secoua la tête et, à son tour, interrompit son ami.

— Ça n'irait pas, Bill. Ils sont plus nombreux que nous et ils nous massacraient. C'est la ruse qu'il nous faut employer, et non la force. Tu vas te rapprocher le plus possible de l'appareil. Quand tu entendras du bruit de mon côté et que les mécaniciens viendront voir ce qui se passe, tu en profiteras pour grimper à bord. Ne t'occupe pas de moi. Je te rejoindrai ensuite.

— Espérons que cela prendra, fit l'Écossais en hochant la tête. Surtout, soyez prudent.

Avec une souplesse que l'on n'aurait pas supposée à une telle masse de muscles, Bill Ballantine se coula derrière les barils entassés et se rapprocha peu à peu de l'aéroptère. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres de l'appareil, Morane s'arc-bouta contre un lourd tube d'acier et, d'un effort, le renversa au beau milieu des barils.

Les mécaniciens, qui étaient occupés à vérifier l'empennage de l'aéroptère, sursautèrent et relevèrent la tête.

— Que se passe-t-il ? interrogea l'un d'eux.

— Je l'ignore, répondit un autre. Allons toujours voir. Avec cette histoire d'espions qui se seraient introduits dans la base, on ne sait jamais.

Délaissant leur travail, les hommes de Sangart s'approchèrent de l'endroit d'où était venu le bruit. Bill mit aussitôt l'occasion à profit : il bondit silencieusement vers l'appareil et se glissa dans la carlingue par la porte demeurée ouverte.

Bob Morane, de son côté, après avoir renversé le tube métallique, avait suivi le même chemin que son compagnon et, pendant que les mécaniciens contemplaient le tube renversé parmi les barils, il alla le rejoindre dans l'aéroptère. Tous deux trouvèrent refuge dans une soute, dont ils refermèrent soigneusement la porte d'accès sur eux.

Au-dehors, les mécaniciens, n'ayant découvert personne, s'en revenaient vers l'aéroptère. L'un d'eux s'adressait à l'un de ses compagnons.

— Je t'avais bien dit, maugréait-il, que cette vieille tuyère était mal en équilibre et qu'un jour ou l'autre elle allait s'abattre et écraser quelqu'un.

— Bah ! répondait le mécanicien interpellé, elle n'a écrasé personne, c'est le principal. Continuons notre travail, car le colonel ne va plus tarder à revenir.

Dix minutes plus tard, en effet, Sangart pénétrait dans le hall et demandait d'une voix cassante aux mécaniciens :

— L'appareil est-il prêt pour le départ ?

— Tout est en ordre, fut la réponse. Et les espions, les a-t-on retrouvés ?

Une ombre soucieuse barra un instant le front têtue de Sangart, qui daigna expliquer :

— Jusqu'à présent, on n'a pas pu encore mettre la main sur eux. Ils se sont sans doute terrés dans quelque cachette d'où la faim les fera sortir. De toute façon, ils n'ont pu s'échapper, et on finira bien par les découvrir. Je vous rappelle mes ordres : si vous les apercevez, tirez dessus à vue, sans sommation.

Le colonel pénétra dans l'aéroptère et s'installa aux commandes. Au fond du hall, une large porte s'ouvrit doucement sur un pan de lumière. Les réacteurs solaires de l'aéroptère hurlèrent, puis la souple masse métallique s'ébranla, courut le long des rails qui lui servaient de piste de décollage, prit de la vitesse et bondit en plein ciel.

Dans son exaltation, le colonel Sangart parlait tout seul.

— D'ici quelques minutes, murmurait-il, la Nouvelle Paris sera détruite et plus rien ni personne ne pourra s'opposer à mes projets. Je serai le roi de la vallée et je pourrai dicter ma loi au monde.

Pendant que leur adversaire soliloquait ainsi, Bob Morane et Bill Ballantine, toujours tapis dans leur soute, attendaient le moment d'agir.

— C'est le moment d'intervenir, souffla finalement Bob.

Comme des ombres, les deux amis quittèrent leur abri et s'avancèrent à pas de loups vers le poste de pilotage. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de Sangart, quand celui-ci se mit à exprimer à haute voix sa fièvre de domination.

Une minute encore, et la cité sera anéantie ! Je tiens en main le destin du monde. Bientôt, je serai maître de la terre entière.

Les bâtiments de la Nouvelle Paris brillaient, proches maintenant, au centre de la grande émeraude du lac. Bob s'apprêta à bondir mais, à cet instant précis, Sangart mit son appareil en piqué pour larguer avec plus de précision sa bulle de lumière.

La brusque accélération de l'aéroptère surprit Morane et Bill. Vêtu d'une combinaison pressurisée, le colonel supportait aisément l'augmentation de la pesanteur qui, au contraire, clouait Bob et Ballantine sur place.

Incapable de faire un pas, Morane luttait désespérément contre le voile noir qui lui paralysait le cerveau. « Il faut faire quelque chose ! songea-t-il avec force. Sauver le professeur du Pont d'Arc. Élane. Faire quelque chose. »

Il avait l'impression qu'un nuage couleur d'encre descendait autour de lui, obscurcissant jusqu'à sa pensée. Un poids intolérable pesait sur ses épaules, et il se sentait plus faible qu'un enfant.

Tout à son triomphe, le colonel Sangart ne s'était pas aperçu de la présence des deux amis, et ceux-ci, dans une demi-conscience, purent l'entendre qui hurlait, en proie à une allégresse démentielle :

— Adieu, Nouvelle Paris ! Dans trente secondes, tu ne seras plus qu'un amas de murs calcinés !

*

Toute sa volonté tendue, Bob Morane avait l'impression que son crâne allait éclater. Dans un effort surhumain, il parvint cependant à faire un pas en avant, puis un autre, et s'abattit sur le colonel Sangart. Bill avait suivi et, rapidement, ils parvinrent à maîtriser le scélérat et à le rejeter de côté.

Cependant, l'aéroptère continuait à piquer Vers la Cité. À l'ultime seconde, Morane réussit à agripper les commandes, à redresser et à faire virer l'appareil. Trop tard cependant, car Sangart avait eu le temps de lancer vers la ville une de ses terrifiantes bulles de lumière. Les yeux exorbités, Morane et Bill

suivirent la trajectoire de la bulle qui descendait vers le sol en grossissant sans cesse, jusqu'à atteindre des proportions énormes.

Soudain, Bob poussa un cri de joie.

— Ils sont sauvés, Bill ! En redressant l'aéroptère, j'ai fait de justesse dévier la trajectoire ! Ils sont sauvés !

Roulant sur elle-même et continuant à grossir en dépit de l'éloignement, la bulle de lumière passa au-dessus de la Nouvelle Paris, pour se diriger vers la lointaine et impénétrable forêt. Elle s'y posa mollement et explosa parmi les arbres avec un bruit terrifiant et en répandant une aveuglante lueur. En un instant, ce qui, sur des kilomètres carrés, avait été une immense forêt d'arbres millénaires et peuplée d'animaux de toutes espèces, fut transformé en un désert morne et carbonisé.

Tandis que Bill Ballantine s'assurait de la personne de Sangart, Morane s'installait aux commandes et réussissait à se rendre maître de l'aéroptère désemparé.

— Et voilà ! souffla le Français avec un évident soulagement, ce n'était pas plus difficile que cela. Le colonel Sangart est hors d'état de nuire et la Nouvelle Paris est sauvée. Il ne nous reste plus qu'à atterrir et à remettre notre prisonnier entre les mains de Blaise du Pont d'Arc.

— Vous vous y retrouvez dans les commandes ? s'enquit Bill qui, ayant sorti son pistolet, tenait Sangart en respect.

— Cela pourra aller, affirma Bob avec optimisme.

Le pilotage n'est pas tellement différent de celui de nos « jets » et, dans quelques secondes, les instruments du tableau de bord n'auront plus de secret pour moi.

Morane avait mis le cap sur la cité et l'appareil s'en rapprochait rapidement quand Bill lança soudain un avertissement :

— Attention, commandant ! À trois heures. Deux aéroptères !

— Ce sont sans doute les appareils chargés de la défense de la cité, supposa Bob. Ils arrivent un peu comme les carabiniers. Pas très au point leur système de détection.

Mais, tout à coup, des flancs des deux aéroptères jaillirent de longues traînées lumineuses, et des éclatements encadrèrent l'engin piloté par Morane.

— Ils nous attaquent ! hurla Bill. Tirez-leur dessus, commandant !

— Jamais de la vie, répliqua Bob. Ce sont des amis.

Ils ignorent de leur côté que nous sommes des leurs, et je ne vois pas très bien comment le leur faire savoir. Je vais tenter de leur échapper.

Refusant le combat, Morane fit donner toute leur puissance aux réacteurs et se mit à fuir, pris en chasse par les autres appareils.

Étourdi par les coups que Bill lui avait assenés pour l'engager à se tenir tranquille, Sangart reprenait péniblement ses esprits.

— Que se passe-t-il ? parvint-il à articuler.

— Les aéroptères de la cité sont à nos trousses, expliqua Bill. Et leurs pilotes ignorent qu'en plus d'une fripouille votre appareil transporte également deux gentlemen.

— Mais il faut riposter pour les empêcher de nous abattre ! lança Sangart.

— Notre conception de l'honneur n'est pas la même que la vôtre, colonel Sangart, riposta Bob, sarcastique. Je ne sacrifierai pas des vies innocentes pour sauver les nôtres. Ils sont tenaces en tout cas. Nous ne parviendrons jamais à les distancer. Si nous voulons échapper à la mort, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à tenter un atterrissage de fortune.

Sangart lança un regard à la fois furieux et épouvanté à Morane.

— Vous êtes fou ! cria-t-il. Cet appareil ne peut se poser que sur l'eau ou sur des pistes spécialement aménagées, et nous sommes en plein au-dessus de la jungle.

— Fou ou pas fou, fit Bob froidement, c'est la seule solution. Accrochez-vous tous les deux. On risque d'être secoués.

Déjà, Morane avait stoppé les réacteurs solaires et dirigeait l'appareil vers une clairière. Graduellement, il perdit de la hauteur et toucha le sol à vitesse réduite, mais encore assez grande cependant. Les patins raclèrent le sol, y creusant deux profonds sillons parallèles.

— Bravo, commandant ! apprécia Bill. Du vrai travail de champion !

La délicate manœuvre avait certes été parfaitement exécutée mais, par malheur, la vitesse de l'aéroptère était encore trop grande pour qu'elle pût être freinée sur un espace aussi restreint. Arrivé au bout de la clairière, le lourd appareil, sur lequel Morane n'avait plus aucun contrôle, heurta de l'aile le tronc d'une fougère géante, tournoya sur lui-même et s'immobilisa.

Rapidement, Morane se dégagait de son siège et demanda :

— Pas de mal, Bill ?

— Juste quelques ecchymoses, fut la réponse. Mais Sangart semble, lui, sérieusement atteint. Il ne bouge plus.

— Ne restons pas ici, décida Bob. Au plus loin je serai de ce cercueil en puissance, mieux je me sentirai.

Bill chargea sur sa puissante épaule le corps inanimé du prisonnier, et ils quittèrent l'épave, dont ils s'éloignèrent de toute la vitesse dont ils étaient capables.

Les deux aéroptères, qui les avaient dépassés à vive allure, avaient décrit un large arc de cercle et revenaient vers la clairière. Presque aussitôt, ils repèreront le lieu de l'atterrissage et piquèrent sur l'épave.

— À terre ! hurla Morane.

À peine étaient-ils tous trois étendus sur le sol qu'une petite bulle de lumière atteignait l'aéroptère au sol. Il y eut une déflagration sonore, et un souffle bruyant balaya la clairière. Bientôt, l'étincelant appareil, dont le colonel Sangart avait voulu faire l'instrument de son orgueil démesuré, ne fut plus qu'un amas de ferrailles tordues et fumantes.

XII

Leur mission de police accomplie, les aéroptères de la cité avaient repris de la hauteur. Prudemment, Bob Morane et Bill Ballantine demeurèrent étendus jusqu'à ce qu'ils eussent disparu à l'horizon.

— Sapristi, commandant, fit Bill en se relevant, il s'en est fallu de bien peu pour que nous y passions. Vous avez vu ce feu d'artifice ?

— On ne ferait pas mieux un 14 juillet, approuva Bob. Un magnifique coup au but. Un peu lents ces pilotes, mais d'une précision certaine. À propos, comment va notre prisonnier ?

Tout en parlant, Bob se penchait sur le corps étendu et en faisait jouer les articulations des bras et des jambes.

— Rien de cassé, dit-il en se redressant. Il va revenir à lui d'un moment à l'autre.

— Alors, prenons un peu de repos en attendant, proposa Bill. Nous pourrions en profiter pour manger un morceau. Les émotions, ça me creuse. Pas vous, commandant ?

— Autant que toi, reconnut Bob. Il nous reste encore des pastilles d'aliments synthétiques qu'on nous a données avant notre départ.

L'Écossais fit la grimace.

— Je préférerais un steak bien saignant. Mais puisqu'il n'y a rien d'autre que ces pastilles.

Les deux amis avaient expédié depuis longtemps leur insipide repas, quand Bill, qui gardait un œil attentif sur le colonel, le vit esquisser un mouvement.

— Voilà notre ami qui se réveille, annonça-t-il. Sangart s'assit et regarda d'un air égaré les deux hommes qui se tenaient devant lui.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il d'une voix faible.

— Nous sommes les deux espions dont on vous a signalé la présence dans votre repaire, expliqua Morane, et que vous aviez

donné l'ordre d'abattre à vue. Nous étions venus pour vous capturer, colonel. Avouez que nous ne nous en sommes pas mal tirés, car vous êtes notre prisonnier.

Une fugitive expression de panique altéra les traits de Sangart. Pourtant, s'il était orgueilleux, il n'était point lâche. Se ressaisissant aussi vite, il croisa les bras et fit front courageusement, en disant :

— Soit, j'ai perdu la partie. Vous pouvez me tuer si vous le voulez.

— Soyez sans crainte, assura Bill. Nous sommes des gens civilisés, nous. Nous n'abattons pas un homme sans défense.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— Nous allons vous ramener à la Nouvelle Paris, dit Morane, et vous remettre entre les mains de Blaise du Pont d'Arc. Ce sera à lui de décider de votre sort.

— Si nous atteignons jamais la cité, objecta Sangart avec un léger sourire.

— Il est essentiel pour la paix de cette vallée, voire pour celle du monde, que vous soyez mis hors d'état de nuire, fit gravement Ballantine. Nous n'aimerions pas employer la force. Cependant, colonel, si vous tentiez de vous échapper...

Le sourire de Sangart se changea en éclat de rire.

— Qui vous parle de s'échapper ? Vous interprétez mal mes paroles. N'entendez-vous pas ces aboiements ?

— Des aboiements ? interrogea Bob. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que ce ne sont pas réellement des aboiements, mais les cris de chasse des cératosaures nains. Ces sauriens sont à peine plus grands que des loups et, comme eux, ils chassent en bande. Leur férocité est inouïe. Fuyons ou nous sommes perdus.

Durant un instant, Morane et Bill crurent que le captif bluffait. Mais son visage exprimait une réelle appréhension, qui semblait croître au fur et à mesure que les aboiements devenaient plus distincts.

— Il faut fuir, insista Sangart d'une voix pressante. Ces animaux sont les plus féroces de la jungle.

Bob Morane comprit alors que son interlocuteur était sincère, et il décida de lui faire confiance sur ce point.

— Le colonel a raison, Bill, dit-il. Nous devons prendre le large si nous ne voulons pas être déchiquetés par ces petits monstres.

— Ne pourrions-nous pas nous réfugier dans un arbre ? suggéra Ballantine. Nous y serions en sécurité.

— Ça ne servirait à rien, coupa Sangart. Les cératosaures nains grimpent comme des singes. Fuyons !

La meute carnassière était à présent toute proche. En se retournant, Morane put distinguer nettement les petits dinosauriens, à la peau rougeâtre et qui progressaient rapidement, dressés sur leurs hautes pattes postérieures. On distinguait leurs redoutables mâchoires garnies de dents aiguës, la supérieure étant surmontée d'une courte corne.

Mal remis du choc reçu lors de l'atterrissage forcé, Sangart peinait visiblement et traînait la jambe.

— Je n'en puis plus, hoqueta-t-il au bout d'un moment. Continuez sans moi. Cela vous évitera de me livrer à du Pont d'Arc.

— Nous lui avons promis de vous ramener, fit Bob avec force. Nous sommes donc solidaires. Pas question de vous abandonner.

— Les cératosaures gagnent du terrain, annonça Bill.

— Continuez à fuir, lança Morane. Je vais essayer de les retarder.

Il s'arrêta et, dégainant son pistolet à bulles de lumière, il abattit les plus proches des poursuivants. Aussitôt, ce fut la curée. Les sanguinaires sauriens entreprirent de dévorer leurs congénères blessés ou tués, et bientôt une bataille générale les opposa pour la conquête de cette pitance inespérée.

Les trois hommes en avaient profité pour s'éloigner à toute allure. Ce répit fut cependant de courte durée, car bientôt les sinistres aboiements se rapprochèrent à nouveau.

— Ils ont retrouvé notre trace, constata Bill Ballantine. Cette fois, nous ne devons plus notre salut qu'à la rapidité de notre course.

Hors d'haleine et au bord de l'épuisement, les fugitifs s'arrêtèrent devant un profond ravin qui leur barrait la route.

— Cette fois, dit Sangart en se laissant tomber à terre, c'est fini. Il n'y a plus d'espoir.

— Au contraire, jeta Bob. Regardez, là-bas.

À une cinquantaine de mètres d'eux, sur la gauche, un tronc d'arbre, probablement abattu par la foudre, était couché au travers du ravin. Malgré leur essoufflement, les trois hommes trouvèrent la force d'atteindre ce pont improvisé.

— Vite ! ordonna Bob. Traversons avant qu'il ne soit trop tard.

L'un derrière l'autre, ils s'engagèrent sur le tronc d'arbre et, bientôt, ils eurent franchi l'abîme.

— À présent, dit Bob, nous allons tenter de couper la route derrière nous. C'est, je crois, notre unique chance.

Avec une farouche énergie, ils s'efforcèrent de déplacer le pesant tronc d'arbre. Tout d'abord, celui-ci résista puis, soudain, Morane poussa une exclamation de joie.

— Il a bougé ! Encore un effort, Bill, pour l'amour du Ciel ! Il faut en venir à bout !

Déjà, les premiers cératosaures s'engageaient sur le pont en grognant rageusement. Le géant écossais, bandant à la rompre sa formidable musculature, et aidé par ses compagnons, parvint d'un effort désespéré à faire pivoter l'énorme tronc, qui s'effondra dans l'abîme, entraînant les cératosaures dans sa chute.

— Nous l'avons échappé belle, fit Bob Morane en s'épongeant le front. Sans ce pont providentiel, nous étions mis en pièces par ces affreuses bêtes.

Le reste de la horde, massé de l'autre côté de la crevasse, lançait des aboiements rageurs. Les cératosaures tendaient furieusement vers les trois hommes, désormais hors de portée, leurs gueules menaçantes et écumantes.

Bill, qui ne pouvait détacher son regard des hideuses créatures, frissonna rétrospectivement.

— Nous pouvons nous vanter d'avoir eu de la chance, et je crois également que nous avons battu le record du lancer du

poids. Je suis fourbu, commandant. Si on se reposait un peu ? Le temps de reprendre son souffle.

— Bob se détourna des cératosaures, qui continuaient à lancer leurs sauvages aboiements. Soudain, il sursauta et cria : Sangart a disparu ! Il nous faut le rejoindre à tout prix !

*

Fatigué comme il l'est, prédit Bill, il ne pourra aller bien loin. Lançons-nous à ses trousses.

— C'est cela, approuva Morane. Suivons-le à la piste. Il doit s'être fauflé à travers ce rideau d'arbres que nous apercevons là-bas. Regarde, ces lianes ont été dérangées.

Malgré leur propre lassitude, les deux amis se lancèrent courageusement à la poursuite du colonel. Sous le couvert des arbres, la végétation était clairsemée et les traces du fuyard devinrent difficiles à déceler.

Après quelques minutes d'infructueuses recherches, Bill s'arrêta, visiblement exténué.

— Je n'en puis plus, avoua-t-il. Où diable ce colonel de malheur peut-il bien être passé ?

— Il ne s'est quand même pas volatilisé ? fit Morane.

— Pour ça non, appuya Ballantine. On peut même affirmer qu'il se trouve de ce côté du ravin, et cela pour deux raisons. La première, c'est qu'on ne voit pas très bien comment il pourrait être passé sur l'autre rive ; la seconde est que, certainement, il craint davantage les cératosaures qu'il ne nous craint nous-mêmes. N'empêche que nous cherchons une aiguille dans une botte de foin, Sangart connaissant mieux ces forêts que nous.

— Il ne peut pourtant être loin, s'entêta Morane. Nous devons le capturer coûte que coûte.

Les deux amis s'accordèrent un bref repos, puis ils continuèrent leurs recherches. Soudain, Bill s'écria :

— Des traces de pas, commandant, et toutes fraîches ! Il n'y a pas longtemps que Sangart est passé ici.

Reprenant la poursuite avec une ardeur nouvelle, Bob et son compagnon se mirent à courir en suivant la piste laissée par le colonel. Pourtant, alors qu'ils passaient entre deux pitons

rocheux, une liane qui traînait sur le sol se tendit brusquement sous leurs pas. Emportés par leur élan, ils ne purent éviter l'obstacle et s'étalèrent de tout leur long. Avant même qu'ils aient eu le temps de réaliser ce qui leur arrivait, Sangart s'était précipité sur Bob Morane et lui avait arraché son pistolet. Tenant ses deux adversaires en respect, le misérable désarma Bill à son tour et lança avec un accent de triomphe :

— À présent, les rôles sont renversés. Levez les mains et retournez-vous. Et n'oubliez pas qu'au moindre geste suspect, je vous abats tous deux. Je ne suis pas sentimental, moi.

Ne pouvant agir autrement, Bob et Bill levèrent docilement les bras et tournèrent le dos au colonel. Ce dernier, à l'aide de fines lianes, leur attacha les mains derrière le dos. Quand ce fut fini, il déclara avec satisfaction :

— Vous m'avez accordé, messieurs, une fameuse revanche. Je vais pouvoir, malgré tout, mettre mes plans à exécution. Je vais regagner notre réduit, monter à bord d'un second aéroptère et anéantir enfin la Nouvelle Paris. Cette fois, ce n'est pas vous qui m'en empêcherez !

Tout en écoutant d'une oreille distraite les menaces de Sangart, Bob Morane se creusait la cervelle pour trouver le moyen de se libérer. Ses liens avaient été noués de façon experte et ne lui permettaient pas de servir de ses membres supérieurs. Dans l'espoir de gagner du temps, il entama le dialogue.

— Vous êtes le plus fort, colonel, dit-il. Nous aurions mauvaise grâce à le nier. Cependant, comment réussirez-vous à rejoindre votre repaire ? Vous êtes perdu dans la forêt et vos hommes vous croient mort.

Sangart éclata de rire.

— Vous êtes bien naïf ! J'ai sur moi un émetteur-récepteur minuscule, qui fonctionne sur ondes ultracourtes et me permet de communiquer avec les hommes de ma base. Ils sont déjà avertis et vont envoyer un hélicoptère à mon secours. Vous voyez que ma situation n'est pas si mauvaise.

— Et nous ? intervint Bill Ballantine, que devenons-nous dans tout ça ?

Sangart marqua une légère hésitation.

— Je ne suis pas un ingrat. Vous m’avez épargné généreusement lorsque j’étais entre vos mains. Par la suite, vous m’avez aidé à échapper aux crocs des cératosaures.

Le sourcil froncé, le colonel marqua un temps d’arrêt, comme s’il pesait encore le pour et le contre, puis il se décida.

— J’ai une proposition à vous faire, continua-t-il.

Des hommes de votre trempe me seront précieux pour réaliser mes projets. Prenez place dans les rangs de mon armée ; ensemble, nous réaliserons de grandes choses.

Mais Morane secoua la tête en signe de refus.

— Rien à faire, colonel, dit-il nettement. Jamais nous ne participerons à vos entreprises criminelles.

— Est-ce votre dernier mot ? insista Sangart.

— C’est notre dernier mot, fit Bob en haussant les épaules.

— Comme si c’était une question à poser, renchérit Ballantine.

— Vous vous rendez compte de ce que cela signifie ? demanda lentement Sangart. Si vous refusez de collaborer avec moi, je devrai vous tuer pour sauvegarder ma sécurité. Réfléchissez-y.

Le silence méprisant qui accueillit ces dernières paroles prouva à Sangart que tout espoir de faire changer les deux amis était illusoire.

— Soit, conclut le misérable. Vous l’aurez voulu, messieurs. Je vais être obligé de vous abattre, ici, tout de suite. Croyez que je le regrette, car je suis capable d’apprécier l’audace et le courage, même chez mes adversaires.

XIII

Le colonel s'était reculé. Il leva son pistolet dans la direction de ses deux prisonniers et posa lentement le doigt sur la gâchette.

De leur côté, Bob Morane et Bill Ballantine ne pouvaient douter que leur ennemi allait mettre sa menace à exécution. Cependant, ils ne bronchèrent pas quand Sangart les mit en joue. Ils avaient les yeux fixés sur le doigt posé sur la gâchette de l'arme, prêts, quand ils verraient ce doigt commencer à se crispier, à se jeter sur le sol, ou à s'écarter chacun de son côté pour bondir sur leur adversaire, bref à tenter quelque chose, malgré leurs liens, pour éviter de se laisser immoler comme des bêtes de boucherie.

Cette intervention désespérée ne dut cependant pas avoir lieu car, au moment où Sangart s'apprêtait à tirer, une voix tonna, derrière lui :

— Lâchez votre arme, colonel ! Vous êtes sous la menace des nôtres.

Plusieurs hommes, vêtus de l'uniforme bleu de la cité, venaient d'apparaître entre les arbres, braquant des mitraillettes à bulles de lumière. Derrière eux, il y eut un bourdonnement léger, accompagné de bruits de métal, et la silhouette gigantesque d'un grand crabe mécanique apparut entre les arbres.

Quand Sangart, la rage marquée sur ses traits, eut lâché son pistolet, un officier s'avança vers Morane et Bill Ballantine, pour trancher leurs liens en expliquant :

— Nous avons pour mission de rechercher l'appareil abattu, mais nous ne pensions pas vous rencontrer, ni le colonel Sangart. Voilà une bien jolie prise.

— Et vous nous avez sauvé la vie, en plus, dit Morane. On peut dire que vous êtes arrivés à point.

— Non seulement le professeur du Pont d'Arc sera heureux que le colonel soit enfin mis hors de l'état de nuire, dit encore l'officier, mais il sera également content de vous savoir sains et saufs.

Quelques minutes plus tard, Morane et Ballantine avaient pris place dans le crabe mécanique, auprès du colonel Sangart, qui avait été soigneusement ficelé. Le véhicule se mit en route à travers la jungle et atteignit sans encombre le bord du lac, qu'il traversa. À peine Bob et son ami avaient-ils pris pied sur l'esplanade qu'Élaine Marian se détacha du groupe qui attendait l'arrivée du crabe et se précipita vers eux, pour leur serrer les mains.

— J'avais pleine confiance en votre réussite, mes amis, dit-elle. Je ne vous cache cependant pas que, durant tout le temps de votre absence, j'ai eu peur pour vous. Mais vous êtes là et vous avez réussi. Cela seul compte.

— Nous avons été aidés par les circonstances, expliqua Morane. Seule, une série de hasards nous a permis d'empêcher la destruction de la Nouvelle Paris.

D'autant plus, ajouta Bill, que si le commandant a réussi à faire dévier la bulle de lumière, c'est un peu par chance. Quelques secondes de plus ou de moins.

— C'était donc ça ! s'exclama Blaise du Pont d'Arc, qui était venu rejoindre le groupe. Ce n'était donc pas une erreur de visée ?

— Pas le moins du monde, expliqua Morane qui, rapidement, rapporta les péripéties de son intervention au moment où Sangart s'apprêtait à détruire la ville.

— Je suis doublement votre obligé, reprit du Pont d'Arc en s'inclinant puisque, non seulement ; vous avez évité la destruction de notre cité, mais en outre vous avez également supprimé toute possibilité de conflit entre nos deux clans en vous assurant de la personne du colonel Sangart.

Se tournant vers le prisonnier, Blaise du Pont d'Arc continua :

— Colonel Sangart, vous êtes un criminel. Sans la providentielle intervention de ces hommes, vous alliez détruire cette cité, qui est la vôtre, avec tous ses habitants.

Le captif semblait avoir perdu maintenant beaucoup de sa morgue. Il baissa la tête avec accablement, mais était-il sincère ?

— J'étais aveugle, avoua-t-il, et je me rends compte maintenant du mal que j'aurais pu faire. Croyez-le ou non, professeur, mais je suis heureux que mes desseins aient été contrecarrés.

— Ces remords sont bien tardifs, constata Morane, qui ne croyait pas beaucoup à la volte-face de Sangart.

— Ils sont pourtant sincères, assura ce dernier. Me pardonneriez-vous jamais, professeur d'Arc ?

Le maître de la cité considéra pensivement le prisonnier, puis il dit :

— Vous pardonner ? Peut-être.

S'adressant aux soldats, il ordonna presque aussitôt :

— Menez le colonel dans une cellule où il sera gardé à vue. Et, surtout que votre surveillance ne se relâche pas un seul instant.

*

Une demi-heure plus tard, Bob Morane et Bill Ballantine, qui avaient passé des vêtements propres, s'étaient rasés de frais et avaient pris hâtivement une douche glacée, se retrouvèrent, en compagnie d'Élaine Marian, à la table de Blaise du Pont d'Arc.

Tout en faisant honneur aux mets et aux boissons, Bob et Bill se relayaient pour narrer les péripéties de leur expédition.

Quand ils eurent terminé leur récit, Blaise du Pont d'Arc se leva et déclara avec simplicité :

— Si la Nouvelle Paris existe encore, c'est bien grâce à vous, mes amis. Comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance ?

La réponse de Morane ne se fit pas attendre.

— Nous ne voulons que d'une seule récompense, professeur : laissez-nous quitter la vallée.

— Oui, insista vivement Bill Ballantine. Laissez-nous repartir.

— On doit s'inquiéter de notre sort, là-bas, fit à son tour Élaine Marian.

Les tempes entre les mains, du Pont d'Arc demeura un long moment songeur, se parlant à lui-même.

— Je savais qu'ils me demanderaient cela, murmurait-il. Je le savais.

Un long silence suivit. Blaise du Pont d'Arc releva enfin la tête.

— Si je vous laisse repartir, fit-il à haute voix, je risque de compromettre définitivement notre isolement. Je devrais donc vous refuser cette faveur. D'autre part, sans vous, cette cité ne serait plus qu'un amas de cendres. Je dois donc vous accorder la liberté, mais à une condition, c'est que vous me promettiez de ne révéler à personne l'existence de cette vallée. *À personne.*

— Je vous en donne ma parole d'honneur, dit spontanément Bob.

— Je vous donne la mienne également, fit Bill à son tour.

— Et moi la mienne, compléta Élane.

Les traits crispés de du Pont d'Arc se détendirent et un sourire s'épanouit sur ses lèvres.

— Je vous fais confiance, décida-t-il. Demain, je vous ramènerai personnellement à proximité de Little America.

XIV

L'aéroptère de Blaise du Pont d'Arc était en vue de la base polaire américaine, quand il se posa sur la neige, derrière un monticule le cachant aux regards. Le maître de la Nouvelle Paris, Élane Marian, Bob Morane et Bill Ballantine mirent pied à terre. Des poignées de main s'échangèrent.

— Nous n'oublierons jamais les heures passées dans votre cité, professeur, assura Bob Morane. Mais ces souvenirs, nous ne les partagerons avec personne. Vous pouvez compter sur notre plus complet silence.

— Little America se trouve à trois kilomètres d'ici environ, dit du Pont d'Arc d'une voix légèrement altérée par l'émotion. Moi non plus, mes amis, je ne vous oublierai pas. Adieu.

Il remonta dans l'aéroptère et, quelques minutes plus tard, Bob Morane et ses compagnons regardaient l'appareil s'éloigner en direction des Montagnes Hurlantes. Quand il ne fut plus qu'un petit point noir, presque aussitôt dévoré par le ciel, ils se détournèrent et, sans échanger une seule parole, ils se dirigèrent vers Little America.

Devant l'entrée de la base, un factionnaire veillait. Il mena aussitôt les deux hommes et la jeune femme au bureau du colonel Lowston, qui ne cacha pas sa joie et son étonnement de les revoir.

— Nous avons bien reçu votre S.O.S., expliqua-t-il, et envoyé immédiatement une colonne de secours. Malheureusement, elle n'a découvert que les débris calcinés de votre avion et nous vous croyions disparus à jamais.

— Comme vous le voyez, fit Bill Ballantine, nous nous sommes très bien tirés d'affaire, puisque nous sommes là, et bien vivants.

— En effet, constata Lowston. Il y a une chose qui m'intrigue cependant : comment avez-vous pu revenir d'aussi loin, à pied,

à travers les glaces de l'Antarctique, sans périr de faim, de froid et de fatigue.

— Nous sommes d'excellents marcheurs, assura calmement Éleine Marian.

— Et sobres comme des chameaux, renchérit Ballantine.

Durant quelques secondes, le colonel les considéra d'un air soupçonneux, puis il reprit, ironiquement :

— Et cette fameuse Cité des Glaces, l'avez-vous découverte ?

— Oui, répondit Éleine, mais ce n'était en effet qu'un champ de séracs. N'est-ce pas, Bob ?

— Exact ! colonel, répondit doucement Morane. La Cité des Glaces n'était qu'un champ de séracs. Rien qu'un champ de séracs.

FIN

PIONNIERS DU PÔLE SUD

Le pôle Sud, infiniment plus éloigné de l'Europe que le pôle Nord, n'avait fait l'objet jusqu'en 1900, que de rares expéditions et le mystère antarctique demeurait quasi entier.

En 1897 cependant, l'expédition dirigée par un officier de la marine belge, Adrien de Gerlache, remit le problème à l'ordre du jour, après un hivernage pathétique. En effet, le navire *Belgica* fut pris par les glaces et, tout en dérivant, il parcourut quelque 1 700 milles marins. Roald Amundsen et le Dr F Cook participaient également à l'expédition qui ramena un nombre considérable d'observations scientifiques.

Tout jeune déjà, le Norvégien Amundsen rêvait d'atteindre le pôle Nord. Mais la glorieuse victoire de l'Américain Peary, qui l'atteignit le 6 avril 1909, mit fin à ce projet.

À cette époque, il décida secrètement de vaincre le pôle opposé en tenant soigneusement compte des résultats obtenus par ses prédécesseurs et des difficultés causées par le manque de vivres et de moyens de transport adéquats.

Il équipa minutieusement son navire, le *Fram* et, le 10 août 1910, il appareilla de Norvège, officiellement pour le... pôle Nord ! Arrivé à Madère, il fit part de son projet et envoya un télégramme à Scott. Celui-ci avait quitté l'Angleterre, le 15 juin 1910, à bord du *Terra-Nova*.

C'est donc au cours de l'hiver polaire de l'année 1911 que commença la course de vitesse entre Scott et Amundsen vers le point culminant de l'Antarctique. Ceux-ci campaient de part et d'autre de la Grande Barrière, une gigantesque falaise de glace peu encourageante !

De cette lutte, Amundsen devait sortir vainqueur. Il partit le premier de son camp, le 19 octobre, alors que le printemps s'annonçait, et que les jours allongeaient. Il était accompagné par Hansen, chargé des cinquante-deux chiens expédiés du Groenland, et par quatre autres marins.

Le 15 novembre, ils atteignaient le pied du glacier Axel Heiberg. De là au pôle : une distance de 11 000 km, aller-retour ! Le voyage, jusqu'à ce point, assez aisé, devint plus pénible : mais ces montagnes franchies, il redevint relativement facile.

Le 18 novembre, ils se trouvaient à une altitude de 1 320 m, dans la brume et le blizzard pour arriver, ensuite, à 3 000 m.

Vers le 10 décembre, après une marche toujours obstinée, ils se trouvaient un peu au-delà du 88^e parallèle qui avait déjà été atteint deux ans auparavant par Shackleton.

Le 14 décembre, à 3 h de l'après-midi, ils enfonçaient, d'un seul coup dans la glace, le pavillon norvégien gréé sur un bâton. Ils précédaient les Anglais d'un bon mois. Mais l'expédition de ceux-ci fut sans retour... ils succombèrent les uns après les autres. Nous gardons, comme preuve de ce fait tragique, le journal tenu stoïquement par Scott. Il relatait le courage, l'endurance et l'audace de ses compagnons...

Malgré ces expéditions héroïques, le continent demeurait, géographiquement, peu connu. Il présentait de nombreux mystères scientifiques, tant par son climat que par son sol et son sous-sol curieux. Aussi, est-ce vers la découverte de ces phénomènes que vont, dès lors, se tourner les efforts des explorateurs participant aux installations de bases équipées de moyens de recherche nouveaux et perfectionnés.